

AXE & ALLIÉS N°19
1945 : TEMPÊTE ROUGE À L'EST
UN MONDE EN GUERRE
1939 - 1945

Mars - avril 2010
www.axeetallies.com

N° 19

France met : 5,95 €. Belg /D / Lux : 6,80 € - Can : 9,95 \$ cad
NCAL/S : 650 XFP - POL/S : 700 CFP

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

1945

Tempête rouge à l'Est

Les offensives géantes soviétiques

L'anabase du **XXIV. Panzerkorps**

La **boucherie** de Königsberg

Objectif **Berlin** :

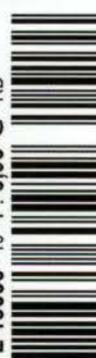
Staline jette **Joukov** contre **Koniev**

UNITÉ ▶ *La brigade Stefanik : les combattants français en Slovaquie*

ÉCONOMIE ▶ *IG Farben et les nazis : le pacte avec le diable*

DIPLOMATIE ▶ *L'échec de la sécurité collective contre le III^e Reich*

L 15356 - 19 - F : 5,95 € - RD



AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

7,50 €

DISPONIBLE

auprès de la rédaction

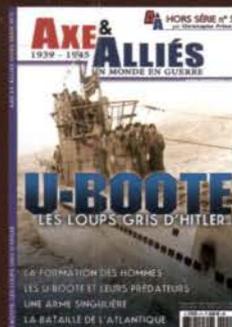
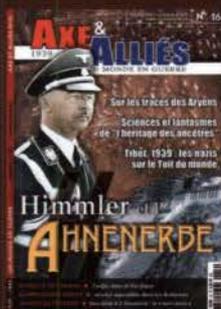
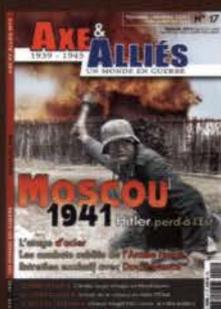
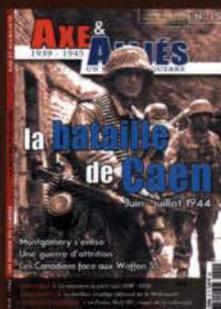
BON DE COMMANDE p. 67

www.axeetallies.com



« L'URSS est une construction pourrie, il suffira d'un coup de pied pour faire tout s'effondrer »...

Adolf Hitler



AXE & ALLIÉS : tous les deux mois en kiosque plus 4 numéros hors série par an

DIRECTEUR DE PUBLICATION ET DE LA RÉDACTION :
Théophile Monnier

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT :
Boris Laurent
laurent@axeetallies.com

RÉDACTRICE GRAPHISTE :
Shan Deraze

AXE ET ALLIÉS est une publication des Éditions du Paladin, SARL au capital de 20 000 €.

ABONNEMENTS, RÉDACTION, PUBLICITÉ :
395 rue Paradis,
13 008 Marseille
www.axeetallies.com
contact@axeetallies.com

PRINCIPAUX ACTIONNAIRES :
Théophile Monnier,
Histoire & Collections,
François Vauvillier

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE :
Tondeur Diffusion,
9 avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles.
Tél. : 02 55502 21

IMPRESSION : ISTRRA
2 AVENUE DE LA 2^e DIVISION BLINDEE
B.P. 142
67303 SCHILTIGHEIM CEDEX

N° ISSN : 1955-8589
COMMISSION PARITAIRE :
0312K88794

© éditions du Paladin 2006

Printed in France
Imprimé en France

Reproduction interdite
sans accord écrit préalable



Chers lecteurs,

L'histoire militaire en France se concentre essentiellement sur la campagne de mai-juin 1940 et sur le fameux Jour-J. Mais concernant le conflit germano-soviétique, guerre dans la guerre, choc de Titans pour reprendre les mots de David Glantz et Jonathan House, le lectorat français doit se contenter de traductions d'ouvrages assez généraux. Un large mouvement parti des États-Unis a néanmoins ouvert une nouvelle voie dans la recherche historique sur la « guerre à l'Est » : des historiens comme Catherine Merridale, George Nipe, John Erickson ou Bernd Wegner renouvellent notre vision de ce terrible conflit. Pour autant, la multitude d'ouvrages parue depuis n'a pas été traduite en français. *Axe & Alliés* a, depuis son lancement, œuvré pour que les recherches en histoire militaire aux États-Unis, mais aussi en Europe, soient accessibles au plus large public. Ce numéro ne déroge pas à la règle. Sous la plume de l'historien français Jean Lopez, déjà auteur de deux ouvrages de référence sur Stalingrad et Koursk, A&A vous propose un dossier sur les grandes offensives stratégiques de l'Armée rouge dans le cadre de la bataille pour Berlin. L'art opératif soviétique, trop longtemps minoré, voire méprisé par l'historiographie occidentale, sert ici de base à notre réflexion.

A nos lecteurs : *Axe & Alliés* a déménagé !

Les éditions du Paladin ont emménagé début février dans de nouveaux locaux en plein cœur de Marseille. Merci de noter notre nouvelle adresse, pour toute correspondance et pour toutes vos commandes. Nous disposerons également d'un standard pour répondre à vos nombreux appels, mais notre numéro de téléphone n'a pas encore été attribué à l'heure où nous mettons sous presse.

Editions du Paladin, 395 rue Paradis, 13008 Marseille

Nous profitons de cette occasion pour remercier tous nos abonnés et nos lecteurs de leur confiance. Nos derniers numéros ont rencontré un grand succès et votre soutien nous encourage à poursuivre notre travail. Merci à vous !

Berlin, mai 1945. Des soldats soviétiques montent la garde devant la porte de Brandebourg avec un char T-34.

Bonne lecture !

Boris LAURENT



© Ullstein bild/Roger-Viollet

Les articles

- 10 **Diplomatie**
L'échec de la sécurité collective : l'Allemagne damne le pion à l'Ouest
- 18 **Économie**
IG Farben et les nazis : le pacte avec le diable

N°19

- 26 **1945 : tempête rouge à l'Est**
- 28 **L'odyssée du XXIV^e Panzerkorps**
- 36 **La boucherie de Königsberg**
- 44 **Objectif Berlin :
Staline jette Joukov contre Koniev**

- 52 **Unité**
La brigade Stefanik : les combattants français en Slovaquie
- 60 **Matériels de légende :**
Le char Sherman M4, artisan de la victoire

Les rubriques

- 4 **Actualités**
- 6 **Fiches lecture**
- 7 **Courrier des lecteurs**
- 8 **Les inventions de la guerre**
- 64 **Abonnements
et bon de commande**

Von Stauffenberg et la résistance allemande

Le Mémorial du maréchal Leclerc de Hauteclocque et de la Libération de Paris présente actuellement une exposition itinérante, réalisée par le Mémorial de la Résistance allemande de Berlin et la Fondation du 20 Juillet 1944 en partenariat avec le Mémorial-Musée. Vingt tableaux historiques composés de photos et de documents d'archives précisent le rôle de Claus Schenk Graf von Stauffenberg dans l'organisation de la résistance allemande et nous renseignent sur sa personnalité.

À l'automne 1943, von Stauffenberg est au cœur de la conjuration militaire et civile visant à éliminer Hitler et rétablir l'État de droit en Allemagne. Il est l'une des rares personnes à pouvoir approcher le « Führer » dans son quartier général. Il prend alors la tête de l'opération « Walkyrie » et décide d'assumer lui-même la responsabilité de l'acte en introduisant un explosif dans la « *Wolfschanze* » (la tanière du loup). L'échec de l'attentat entraîne une nouvelle vague de terreur du régime nazi. Stauffenberg

et plusieurs des conjurés sont exécutés la nuit même et plus de 150 opposants sont assassinés. Les familles, y compris les enfants, subissent une répression impitoyable.

C'est dans le contexte de la préparation de cette opération que l'exposition s'attache à analyser le parcours de Stauffenberg au sein de la résistance allemande au nazisme, revenant sur les origines et la formation intellectuelle de

Stauffenberg pour éclairer ses motivations de résistant et les raisons de sa prise de conscience très progressive des dangers et des crimes du national-socialisme.

*Jusqu'au 29 août 2010
Musée Jean Moulin, Jardin
Atlantique, 23, allée de la 2^e DB,
Paris XV^e. 01 40 64 39 44.
www.ml-leclerc-moulin.paris.fr*



DR

La base secrète V3 de Mimoyecques



DR

Le Centre d'Histoire et de Mémoire du Nord-Pas-de-Calais assurera, à partir d'avril prochain, la gestion touristique de la base V3 de Mimoyecques, à Landrethun-le-Nord, près de Marquise. Actuellement fermé au public, ce site rouvrira ses portes dès le début du 2^e trimestre 2010 avec une exposition renouvelée et élaborée par La Coupole.

Base de lancement entièrement souterraine, la « forteresse » de Mimoyecques est l'un des édifices les plus impressionnants imaginés par Hitler. Cette base secrète, située à quelques kilomètres du cap Gris-Nez, à Landrethun-le-Nord, au lieu-dit de Mimoyecques, devait servir à l'installation du canon souterrain géant V3. Comme toutes les armes V (*Vergeltungswaffen*), le V3 était prévu pour bombarder l'Angleterre, et plus particulièrement Londres. La base V3 de Mimoyecques devait envoyer des centaines d'obus par jour... Frappé par la *Royal Air Force* le 6 juillet 1944, avec des bombes géantes *Tallboys*, ce site ne fut fort heureusement jamais opérationnel.

Hitler et ses complices

Le procès de John Demjanjuk (voir A&A 18) qui se tient en Allemagne, sert de base à une réflexion plus large des historiens allemands sur l'aide apportée par des milliers d'étrangers au programme d'extermination nazi. Avec Demjanjuk, c'est bien les coupables étrangers qui se retrouvent sous les projecteurs de la justice : auxiliaires ukrainiens, lettons, policiers hongrois, soldats roumains... beaucoup ont été actifs dans l'Holocauste. En mai 2009, le magazine allemand *Der Spiegel* lançait le débat en titrant : *Die Komplizen* (Les complices, les auxiliaires européens d'Hitler dans l'extermination des juifs). Dieter Pohl, de l'Institut allemand d'histoire contemporaine, évalue à 200 000 le nombre de non-Allemands qui ont « préparé, mis en œuvre et soutenu les massacres », soit à peu près autant que d'Allemands et d'Autrichiens.

Sans Hitler, sans Himmler et ses SS ou ses auxiliaires, l'Holocauste n'aurait jamais eu lieu. Mais l'historien Michael Wildt affirme que les Allemands n'auraient pu mettre seuls en œuvre le meurtre de millions de juifs d'Europe. Une réflexion nécessaire qu'*Axe & Alliés* suivra de près et reprendra dans de futurs articles.

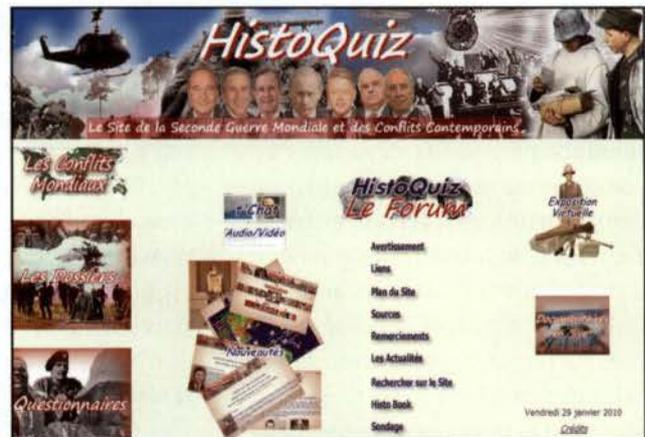


Le site de la Seconde Guerre mondiale et des conflits contemporains

Créé par Pierre Chaput, le site HistoQuiz présente, comme son nom l'indique, un panorama des guerres des XX^e et XXI^e siècles avec toutefois un éclairage particulier sur la Seconde Guerre mondiale. Celle-ci est découpée en plusieurs parties géographiques (Europe, Pacifique, etc.) puis thématiques (Hitler et la bataille d'Angleterre, les *Einsatzgruppen* etc.) offrant un regard assez large du conflit. Fort de ses 30 000 visites pour le seul mois de janvier 2010, HistoQuiz est un mélange d'informations accessibles aux jeunes collégiens et lycéens et d'analyses de fond écrites par des historiens.

Le site s'intéresse également aux autres conflits qui ont marqué l'histoire : guerre des Boers, guerre du Vietnam, Afghanistan, Indochine, Algérie, etc. Le tout accompagné est de nombreux témoignages. ■

www.histoquiz-contemporain.com



Victoire ! Le 65^e anniversaire de la fin du nazisme

En 2010, le Mémorial de Caen accueillera une exposition inédite sur la guerre menée à l'Est, qui a conduit à l'écrasement de Berlin et la fin du régime nazi. Coproduite par plusieurs musées russes et le Mémorial de Caen, elle comprendra des objets et documents rares sortis des réserves russes, expliquant la « Guerre à l'Est », le prix payé par l'Union Soviétique (26 millions de morts), l'encerclement et l'écrasement de Berlin, ultime « citadelle » où Adolf Hitler se suicida le 30 avril 1945. Cette exposition sera présentée en exclusivité au Mémorial dans le cadre de l'année croisée France/ Russie, et sera accompagnée d'une exposition de tableaux, fresques patriotiques soviétiques exaltant l'effort de la nation dans sa lutte contre l'envahisseur. C'est la première fois qu'une exposition de cette importance se tiendra en Europe de l'Ouest.

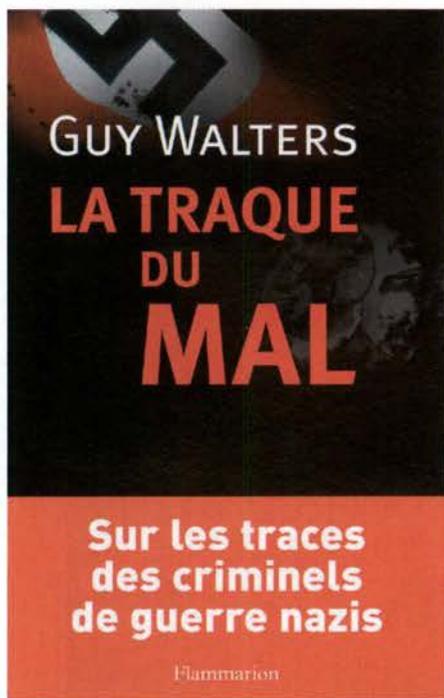
Du 9 mai à l'automne 2010
au Mémorial de Caen
Esplanade G^{ral} Eisenhower, 14050 Caen Cedex 4
Tél. : 02 31 06 06 45. www.memorial-caen.fr



Sur les traces des criminels nazis

Voilà un livre qui risque de faire du bruit et même un beau scandale ! Dans une étude détaillée et passionnante, Guy Walters, journaliste anglais auteur de plusieurs romans sur la Seconde Guerre, se livre à un démontage en règle de nombreux mythes sur la fuite et la traque des nazis après le conflit, écornant au passage l'image de Simon Wiesenthal, le célèbres chasseur de nazis...

L'essentiel de l'ouvrage est consacré à la situation des milliers de responsables nazis dans l'immédiat après-guerre, tous désireux de disparaître dans la nature pour éviter d'avoir à rendre compte de leurs crimes. Si certains parviennent effectivement à bénéficier de diverses complicités pour s'échapper en Espagne, en Italie ou en Amérique du Sud, la plupart se contentent de se mettre au vert quelques temps, et plus inquiétant, ne seront jamais réellement poursuivis ni jugés. On découvre avec étonnement les liens étroits entretenus entre l'Allemagne et l'Argentine du dictateur Ramirez, surtout grâce à l'influence du futur président Perón, fortement germanophile et proche des services secrets SS.



Mais l'ensemble des filières de fuite nazies souffre en fait d'un amateurisme et d'une impréparation presque totale ; le mythe de l'organisation secrète et structurée Odessa, rendue célèbre par le roman de Forsyth, est vite démonté, et l'auteur montre en revanche que ce sont plutôt des actions individuelles, parfois de grande ampleur, qui ont permis l'essentiel des fuites et des changements d'identité, sans oublier la bienveillance des services secrets alliés des deux camps, largement évoquée dans un chapitre spécifique. Les actions de certains sympathisants nazis après guerre, comme le couple Mosley ou l'Espagnole Clarita Stauffer, sont à découvrir.

La « bombe » du livre est toutefois l'enquête menée sur le célèbre chasseur de nazi Simon Wiesenthal. Guy Walter s'attache à révéler, avec force documentation mais aussi une pointe de mauvaise foi, les nombreuses incohérences et mensonges de la biographie de Wiesenthal, qui aurait largement enjolivé non seulement son parcours pendant la guerre, entre internement et activités de résistance en Ukraine, mais aussi son rôle réel sur la traque des nazis après guerre, dont celle d'Eichmann, s'attribuant largement les mérites d'autres personnes...

La traque du mal s'attache ainsi à rétablir de nombreuses vérités, souvent douloureuses à entendre et dont la première est que la justice envers les criminels nazis n'a été que tardivement appliquée, bien après la guerre, et que la plupart d'entre eux connurent une fin tranquille, à la différence de leurs innombrables victimes. ■ TM

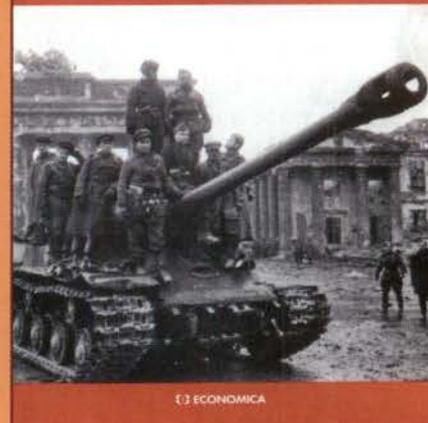
La traque du mal, Guy Walters, Flammarion, 25 €

Jean LOPEZ

BERLIN

Les offensives géantes de l'Armée Rouge
Vistule – Oder – Elbe
(12 janvier-9 mai 1945)

80



Déjà auteur des remarquables *Koursk, les 40 jours qui ont ruiné la Wehrmacht* et *Stalingrad, la bataille au bord du gouffre*, Jean Lopez frappe une nouvelle fois très fort avec l'ouvrage *Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge* qui vient clôturer une superbe trilogie consacrée au front de l'Est.

Le sous-titre du livre exprime à lui seul le gigantisme des opérations soviétiques menées de la Vistule à l'Oder et l'Elbe de janvier à

◆ Monsieur Stéphane Bierry signale une erreur de légende dans *Axe & Alliés 18*, page 41. Il ne s'agit pas du Berghof mais du Türken, voisin du Berghof. C'est le seul bâtiment d'époque encore debout. Tous les autres ont systématiquement été détruits à la fin de la guerre ou en 2000 pour les casernes SS. Le bâtiment est aujourd'hui un hôtel.



mai 1945 durant cette fameuse bataille pour Berlin. Les Russes ont laminé l'*Ostheer* durant l'été 1944 et l'opération *Bagratiou*. Les voici lancés dans la course pour la capitale d'un Reich à l'agonie mais dont la valeur combative des armées ne doit pas être sous-estimée. Car les Allemands comprennent vite à quoi s'en tenir avec la percée des Soviétiques sur leur territoire, et retrouvent rapidement leur cohésion et une motivation simple mais terriblement efficace : survivre ! De leur côté, les Russes se laissent aller à la vengeance, aux pillages, aux viols et aux meurtres et perdent durant quelques temps le sens de la discipline et de l'efficacité. On ne peut pas être opérationnel lorsqu'on passe son temps à piller.

45 jours : c'est le planning de Staline et de la Stavka pour prendre Berlin. Le tsar rouge sait que son armée est capable de tenir la cadence. Mais il reçoit une lettre de Churchill qui, complètement angoissé, lui demande d'avancer la date de l'offensive. Berlin aurait dû

tomber en février 1945 ! Lorsque les Soviétiques lancent l'attaque, c'est un « orage rouge » qui frappe l'Allemagne. Les Fronts russes pénètrent de 500 à 600 kilomètres en 17 jours seulement pour s'arrêter sur l'Oder. Puis la charge reprend, direction Berlin. Dans cette course gigantesque, Staline arbitre une rivalité acharnée entre deux de ses meilleurs généraux, Joukov et Koniev. C'est à qui prendra Berlin le premier !

Tout comme ses deux précédents ouvrages, Jean Lopez nous offre un récit des batailles particulièrement détaillé et dans un style à la fois percutant et limpide. On suit les unités tout au long de leurs parcours et ce, du Front aux fameux groupes d'assaut. Mais cet ouvrage vaut pour son analyse avec le concept clé d'art opératif soviétique ; cet art qui consiste à appréhender le front dans toute sa largeur et sa profondeur. Les Allemands ont été myopes et se sont concentrés sur des attaques locales leur permettant d'enchaîner les succès tactiques « à la pelle ». Les Soviétiques

prennent en compte toute l'étendue du front et regardent toujours 500 km en profondeur. Ils attaquent et perforent pour disloquer le dispositif ennemi. Comme le souligne l'auteur, « c'est une victoire intellectuelle du commandement soviétique ». C'est en réalité l'inverse de ce qu'on a voulu nous faire croire depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les historiens occidentaux ont été largement influencés par les mémoires et les réflexions des anciens combattants de la Wehrmacht et ont minoré voire méprisé la pensée stratégique soviétique. Et c'est bien là l'atout maître de cet ouvrage, qui souligne les performances stratégiques, techniques et organisationnelles des Soviétiques. C'est ce qui fait dire à Jean-Dominique Merchet que ce Berlin-là est un « chef d'œuvre d'histoire militaire », une « œuvre accomplie en son genre ». ■ **BL**

Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge, Vistule-Oder-Elbe (12 janvier-9 mai 1945), Economica, 2009. 29 €

COURRIER DES LECTEURS

◆ M. René Borde, ancien de la 2^e DB, nous fait part d'une erreur dans la légende de la photo du général Leclerc publiée dans le dernier Axe, page 19 : « Cette photo ne date pas de la Libération de Paris. En effet, le général porte l'insigne de la *Presidential Unit Citation* qui lui a été décerné en août 1945 pour la participation de la division aux



opérations du 16 au 24 novembre 1944. » D'avance, merci à tous nos lecteurs qui pourront nous apporter une précision sur les conditions exactes de cette photo.

◆ Petite coquille relevée par M. Eric Dezitter : page 48 du même numéro, nous avons mentionné l'armée Wendt, il s'agit bien évidemment de l'armée Wenck, du nom du général Walther Wenck, plus jeune général de l'armée allemande pendant la Seconde Guerre et commandant la 12^e armée, dont Hitler était convaincu qu'elle allait lever le siège de Berlin.

◆ Enfin, Jean-Philippe Myant nous adresse le courrier suivant : « Dans votre n° 18 de janvier-février 2010,

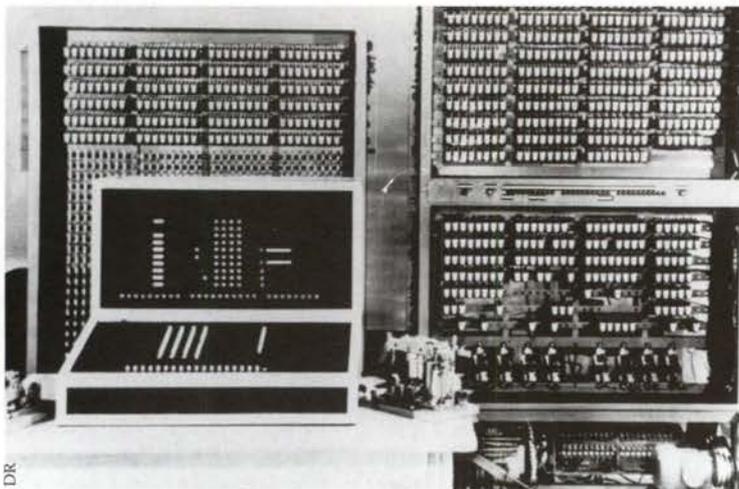
page 40 en haut à droite, vous présentez une photo d'Hitler et Speer. Cette photo n'a pas été prise au Berghof, mais à l'atelier d'architecture d'Albert Speer situé non loin de celui-ci, à Berchtesgaden. Félicitations pour la qualité de votre revue ! »



Konrad Zuse

pionnier de l'informatique moderne

Pour beaucoup, la création des premiers ordinateurs ou plus précisément des premiers calculateurs est étroitement liée au décodage des machines à encoder allemandes Enigma et Lorenz. Pourtant, les premiers jalons de la science informatique ont été posés avant guerre.



DR

Le premier ordinateur du monde, la Z-3 mise au point par Konrad Zuse en 1941. Cet ordinateur sert pour une usine aéronautique qui sera bombardée par les Alliés en 1944.

La publication de l'article de Turing « *On computable numbers with an application to the Entscheidungsproblem* » a fait office de déclencheur. Le mathématicien y décrit le fonctionnement d'une machine algorithmique et invente le concept de programmation. En Allemagne, un autre esprit pionnier travaille sur le sujet. Konrad Zuse, un jeune ingénieur de 27 ans, met au point le premier ordinateur en 1937. Il travaille dans le salon de ses parents et avec le soutien de ses derniers. Convaincu de l'importance des recherches menées par son fils, son père récolte de l'argent auprès de la famille et des amis proches. Le calculateur électromagnétique Z1 est fin prêt en 1938. L'appareil est doté d'une mémoire pour 64 nombres à virgule flottante et d'un calculateur.

Zuse ne s'en tient pas là et continue à perfectionner sa machine dont la fiabilité est encore imparfaite en raison du manque de crédits.



DR

Konrad Zuse, ici en 1945. A la fin de la guerre, il fonde sa société informatique, Zuse-KG et lance l'ordinateur Z-4, unique en Europe. Le Z-4 est inventé en 1944 mais démonté pour être protégé des bombardements.

Le régime nazi n'a pas encore pris conscience de l'importance de la découverte. Tandis qu'aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, les équipes de recherches élaborent leurs propres calculateurs, Zuse construit le Z3 en 1941 dans une petite échoppe de Kreuzberg (Berlin). Ce nouveau calculateur électromécanique utilise le système binaire. Il n'utilise pas moins de 2 600 relais téléphoniques. La principale innovation est qu'il est programmable et automatisé. Des bandes magnétiques perforées permettent de lire les programmes. Il peut effectuer quatre additions par seconde et quinze multiplications en une minute. Le Z3 est considéré comme étant le premier ordinateur programmable au monde.

Les militaires et les industriels allemands commencent à percevoir l'utilité de cet appareil capable de calculer plus vite et plus sûrement qu'un cerveau humain et surtout de sauvegarder des séquences arithmétiques. L'exemplaire réalisé

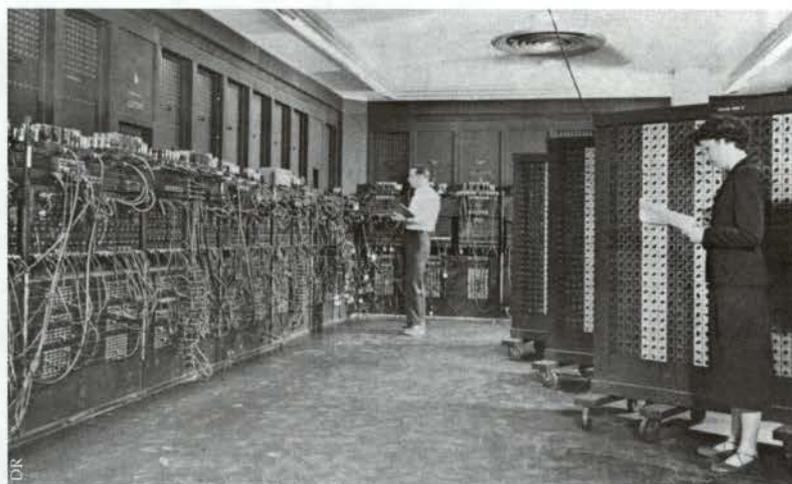


L'équipe de Konrad Zuse en 1950. De 1950 à 1961, elle lance le Z-11 (premier ordinateur à relais construit en Allemagne), le Z-22 (premier ordinateur à tubes construit en Allemagne), le Z-23 (premier ordinateur à transistors) et Z-64 (première machine à dessin automatique). En 1964, la société Zuse-KG est rachetée par Siemens.

par Zuse est utilisé par une usine aéronautique, qui sera détruite en 1944 lors d'un bombardement. Le Z4, destiné à être produit en série, ne verra pas le jour. En parallèle, cet esprit brillant va élaborer en secret le premier langage de programmation, le Plankalkül. Longtemps méconnu, Konrad Zuse a été officiellement reconnu comme étant l'inventeur du premier ordinateur par la communauté scientifique internationale depuis 1998.

Ses rivaux alliés

Du côté britannique, les recherches avancent à grand pas au centre de Bletchey Park. En 1943, une équipe de mathématiciens anglais dirigée par Max Newman met au point un ordinateur pour déchiffrer le code Fish utilisé par les Allemands pour crypter les messages de la machine Lorenz. Ce code, beaucoup plus complexe que celui de l'Enigma, est utilisé pour les communications du haut commandement allemand et du pouvoir nazi. Créé au Laboratoire de recherche du GPO, dans le nord de Londres, à la fin de 1943, le ordinateur Colossus Mk I est un ordinateur programmable capable de lire 5 000 caractères à la seconde. La machine est dotée de 2 000 tubes à vide, d'une mémoire électronique et de circuits logiques ; la programmation est assurée par des cartes enfichables. Colossus entre réellement en service au début de 1944. Les 10 exemplaires sont détruits à la fin de la guerre pour ne pas divulguer les secrets de sa conception. Côté américain, l'*US Army* passe commande en 1943 d'une machine capable d'effectuer rapidement des calculs balistiques très complexes pour le compte de l'artillerie.



L'imposant ENIAC (*Electronic Numerical Integrator Analyser and Computer*). C'est le premier ordinateur entièrement électronique. Il est en fonction de 1946 à 1955.

Les travaux aboutiront à la création de l'ENIAC (*Electrical Numerical Integrator and Computer*) par deux chercheurs de l'université de Pennsylvanie, P. Eckert et J. Mauchly. L'énorme ordinateur occupant 30 m² et pesant plus de 30 tonnes, pourra effectuer 5 000 additions ou soustractions, 350 multiplications ou bien encore 50 divisions par seconde. Sa vitesse de calcul sera 1 000 fois supérieure à celle des ordinateurs électromécaniques de l'époque. La première démonstration officielle aura lieu en 1946. ■

Aux échelons les plus élevés de la hiérarchie (groupes d'armée, état-major) le secret des communications allemandes repose sur des machines beaucoup plus complexes et secrètes que l'« Enigma », les *Geheimschreiber*. Ces machines fonctionnaient *on line* et assuraient le cryptage des transmissions télex (code Baudot) par câble ou par radio. Les SZ 40 et 42 ont été construites par la firme Lorenz (filiale d'ITT) et les T 52 par Siemens.





L'échec de la sécurité collective

L'Allemagne damne le pion à l'Ouest

Par **Boris LAURENT**
membre de la Commission
Française d'Histoire Militaire.

Au moment où la montée des tensions en Europe est de plus en plus palpable, la France, la Grande-Bretagne et l'URSS lancent des négociations en vue d'empêcher l'éclatement d'un nouveau conflit en Europe. Alors que la Russie souhaite concrétiser ce rapprochement, Britanniques et Français se montrent hésitants et tergiversent.

Quel rempart contre le communisme ?

Peut-on vraiment négocier avec l'URSS ? C'est la question que se posent les conservateurs britanniques et la droite française. Jusqu'en 1939, le nazisme, bien que peu fréquentable, est vu comme un rempart contre le communisme et beaucoup voient en l'Allemagne un État-tampon. Certains Français, menés par le radical Édouard Herriot, pensent qu'une alliance avec la Russie serait le seul moyen de rééquilibrer les forces et de laisser planer une menace à l'Est de l'Allemagne, écartant le danger de la frontière commune.

La nomination d'Hitler à la Chancellerie en janvier 1933 offre une nouvelle donne à l'URSS. Jusqu'à cette date, la Russie soviétique entretenait de bonnes rela-

« Avec chaque mois qui passe, je rassemble davantage de preuves qui confirment mes soupçons et mes convictions quant aux intentions et aux politiques ultimes de l'Allemagne. Je pense que bientôt seuls les aveugles et les bornés ne les verront pas ».

Robert Vansittart,
sous-secrétaire au
Foreign Office, 1935.

tions avec la république de Weimar, grâce surtout à Maksim Litvinov, commissaire politique aux Affaires étrangères. Fin diplomate, polyglotte, il connaît parfaitement l'Europe de l'Ouest. Bien que bolchevique, il met en doute la politique intérieure soviétique qu'il juge inadéquate. Son objectif est la sécurité de l'URSS et le rétablissement d'un « doux commerce » avec l'Ouest. Comme Churchill, il voit dans l'Allemagne nazie un ennemi mortel.

Litvinov n'est pas seul et peut compter sur le britannique Vansittart, sous-secrétaire au *Foreign Office*. Anticommuniste, il souhaite préserver les intérêts de la Grande-Bretagne et tente de réamorcer les alliances de la Grande Guerre avec l'Italie et l'URSS. Il a le soutien

Maksim Litvinov, ambassadeur d'URSS à Washington D.C, en compagnie de la célèbre sniper russe Ludmila Pavlichenko, en 1942. Litvinov est commissaire soviétique aux Affaires étrangères de 1930 à 1939. Il a la réputation d'être un diplomate déterminé mais ouvert à la discussion. Défenseur de la sécurité collective avec l'Ouest, il craint d'être un jour arrêté par la police stalinienne, raison pour laquelle il dort toujours avec un pistolet sous l'oreiller !





de Churchill pour qui « l'Allemagne hitlérienne est une machine de guerre géante menée par des gangsters ».

En France, les « réalistes » sont menés par Herriot et Louis Barthou (anticommuniste de droite). En 1932, la France et l'URSS signent un pacte de non-agression, mais la crise du 6 février 1934 puis l'assassinat de Louis Barthou en octobre mettent un terme au rapprochement entre les deux pays. Pierre Laval, devenu ministre des Affaires étrangères et anticommuniste virulent, sape les relations France-URSS et tente de se rapprocher de l'Allemagne. L'annonce de la création de la Luftwaffe et le rétablissement du service militaire obligatoire amènent Litvinov à presser la France pour la signature d'un pacte d'assistance mutuelle, signé « à reculons » par Laval qui le double d'un pacte avec la Tchécoslovaquie.

L'inaction de la France et de la Grande-Bretagne face à la réoccupation de la Rhénanie (1936) atterre les Soviétiques. À l'Ouest, la guerre d'Espagne et les purges staliniennes renforcent le sentiment anticommuniste. Les pourparlers militaires entre la France et l'URSS sont au point mort. Édouard Daladier, ministre de la Guerre, ne veut pas froisser Hitler. L'Appesement domine, surtout après la nomination de Chamberlain comme Premier ministre britannique en 1937.

Édouard Daladier, ministre de la Défense durant le gouvernement du Front populaire de 1936 à 1937, se prononce contre un rapprochement avec l'URSS qui pourrait rendre Hitler nerveux. Partisan de l'Appesement, il suit la politique amorcée par Chamberlain.

Le radical Édouard Herriot fait partie des « réalistes », anti-Appesement, favorables à un rapprochement avec l'URSS. Dès les années vingt, Herriot se prononce pour un rééquilibrage des forces en Europe et contre une Allemagne trop forte.

« Plutôt Hitler que Staline »

Début 1938, les pays susceptibles de stopper l'Allemagne sont retranchés derrière la sauvegarde de leurs intérêts, quel qu'en soit le prix. En France, le mot d'ordre est « suivre la ligne anglaise », c'est-à-dire être conciliant avec l'Allemagne. L'Anschluss laisse les Soviétiques stupéfaits mais ils continuent de croire qu'il est encore possible d'arrêter l'Allemagne. Pourtant, la France ne veut rien faire sans la Grande-Bretagne, qui de son côté ne compte pas envoyer le moindre soldat se faire tuer pour les Tchèques. Churchill œuvre de toutes ses forces pour une grande alliance Grande-Bretagne-France-URSS, mais Chamberlain ne veut rien savoir. Chantre de l'Appesement, le Premier ministre britannique pense qu'on peut s'entendre avec « Herr Hitler ». « Plutôt Hitler que Staline », entend-on à Londres.

Durant le printemps 1938, la grande question est le droit de passage des troupes soviétiques à travers la Roumanie et la Pologne pour porter secours à la Tchécoslovaquie menacée par Hitler. Les Polonais se prononcent rapidement par la négative. Litvinov attend des Français qu'ils usent de leur influence pour



Neville Chamberlain devient Premier ministre du Royaume-Uni en 1937. Il s'affiche clairement en faveur d'un rapprochement avec l'Allemagne hitlérienne et ralentit considérablement le processus de négociation avec l'URSS. Tout au long de son mandat, il est persuadé qu'il peut négocier avec « Herr Hitler ».



ouvrir un passage à l'Armée rouge, mais le nouveau ministre des Affaires étrangères, Georges Bonnet, traîne les pieds.

Le problème pour les Français reste la Pologne. Comment lui faire entendre raison concernant le passage de l'Armée rouge alors que les Polonais considèrent la Russie comme leur pire ennemi ? La haine envers les Russes est telle que le maréchal polonais Smigly-Rydz dit à Bonnet que « le Russe est un barbare, un asiatique, un élément dissolvant et corrupteur » ! Le maréchal met les Français en garde : s'ils bougent contre l'Allemagne ou si les Russes font mouvement, les Polonais se rangeront du côté du Reich ! Les Polonais ont en réalité tout intérêt à laisser la Tchécoslovaquie se faire grignoter par le Reich car eux-mêmes convoitent certaines parties de son territoire.

Au mois d'avril, Français et Britanniques se mettent d'accord pour ne pas défendre militairement la Tchécoslovaquie et pour envoyer une mission à Prague afin de négocier la question des populations germanophones des Sudètes. Le postulat de Litvinov est simple : si les Polonais attaquent la Tchécoslovaquie, les Français seront dégagés de toute obligation et un front commun avec l'URSS fera reculer l'Allemagne.

Partisan de l'Appelament, Georges Bonnet est ministre des Affaires étrangères d'avril 1938 à septembre 1939. Anticomuniste virulent, il sabote largement les relations France-URSS. Le 6 décembre 1938, il signe avec son homologue allemand von Ribbentrop un pacte de non-agression avec le Reich.

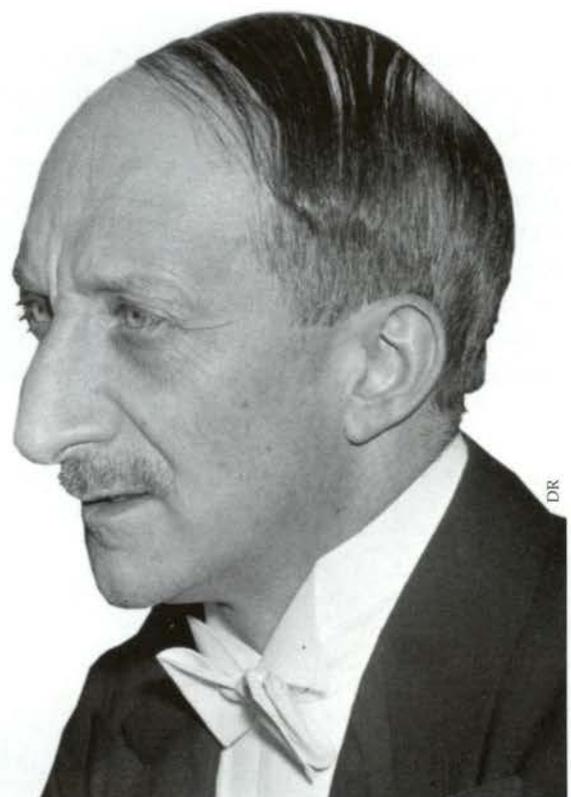
« Le gouvernement soviétique maintient les principes qu'il n'a cessé de défendre au cours de ces dernières années, de la nécessité pour les puissances pacifiques de former un front de la paix, de s'organiser pour barrer la route aux agresseurs. La Cassandre moscovite continue de prêcher l'urgence d'une action en vue de laquelle il n'y a plus, selon elle, une heure à perdre ; mais voyant qu'on ne l'écoute pas et sentant qu'on se méfie d'elle, sa voix se fait peu à peu plus lointaine, ses accents plus amers ».

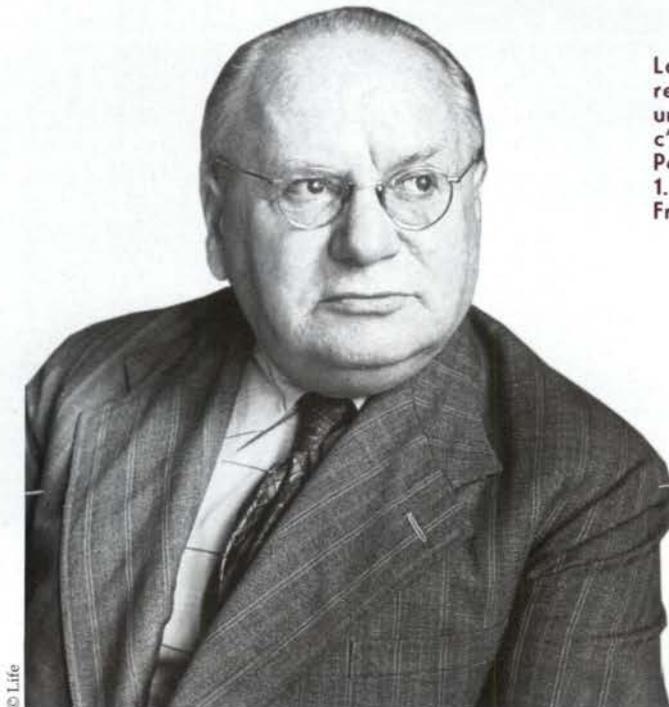
Maksim Litvinov, 1937.

Mais Bonnet et Daladier restent enfermés dans leur suivisme des Britanniques. Surtout, ils soupçonnent les Soviétiques de vouloir se battre pour l'un de leurs futurs bastions, la Tchécoslovaquie. Le 14 septembre 1938, Litvinov rencontre Herriot et Paul-Boncour à Genève et leur dit : « Il ne fait aucun doute que la Tchécoslovaquie sera trahie ; la seule question est de savoir si elle va s'y résigner ».

« Deux hourras pour l'Appelament »

Le 15 septembre 1938, Chamberlain se rend à Berchtesgaden afin de négocier le sort de la Tchécoslovaquie avec Hitler. Le Premier ministre britannique n'a pas averti son allié français de cette visite et n'a jamais pris soin d'engager des discussions





© Life

La sécurité collective prônée par Litvinov repose sur l'indivisibilité de la paix : si une zone d'Europe est menacée, alors c'est toute l'Europe qui est en danger. Pour lui, l'Allemagne est l'ennemi numéro 1. Jusqu'au bout, il croira à une alliance France-Grande-Bretagne-URSS.

sur les Sudètes avec la Tchécoslovaquie. En URSS, la surprise précède la peur de voir un pacte unissant la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne et l'Italie. A ce moment, Litvinov ne ménage pas ses efforts pour stopper le « capitulationnisme » des Français. En vain. Le 21 septembre, la Tchécoslovaquie cède une partie de son territoire, mais Hitler veut plus.

Le 22 septembre, toutes les chancelleries paniquent car des mouvements de troupes polonaises viennent d'être repérés vers la frontière tchèque. Les Français craignent que les Polonais ne réclament à leur tour leur part. Le ministre des Affaires étrangères polonais, le colonel Jozef Beck, se prononce pour l'intégration de la province de Teschen à la Pologne. Litvinov est ulcéré et considère Beck comme un « proxénète nazi » ! Dans cette guerre des nerfs, les Polonais ont joué en solo et ont gagné la province de Teschen. Le 29 à Munich, Hitler obtient tout ce qu'il avait souhaité.

« Le dictateur allemand se repait d'une nourriture qu'il n'a même pas eu à chaparder, mais qu'on lui a servie sur un plateau » rumine Churchill. En France, la presse titre « Deux hourras pour l'Appesement » ou « Une balle pour Reynaud, Blum et Mandel », considérés comme des bellicistes ! Litvinov comprend bien que la France et la Grande-Bretagne ont évité la guerre mais qu'elles seront obligées de la mener dans un contexte encore

moins favorable. Il est de moins en moins optimiste à propos du pacte d'assistance mutuelle entre la France et l'URSS et comprend que Français et Britanniques sont devant un choix : capituler devant Hitler et le laisser maître de l'Europe, ou résister. Il sait que des hommes comme Churchill ou Georges Mandel peuvent encore changer la donne. Le premier arrivera trop tard, et le deuxième jamais.



Winston Churchill, bien qu'anticommuniste, se prononce très tôt pour une alliance avec l'URSS contre l'ennemi commun allemand. Il se heurte à Chamberlain et au clan de la conciliation. Lucide, il sait qu'Hitler est inapaisable et que le Reich se réarme pour faire la guerre à l'Est et à l'Ouest.

Pierre Laval est ministre des Affaires étrangères lorsqu'il signe un pacte d'assistance mutuelle avec l'URSS en 1935. Pourtant, appuyé par des hauts fonctionnaires du Foreign Office britannique il œuvre pour un rapprochement avec l'Allemagne.

Le Reich va-t-il attaquer à l'Est ou à l'Ouest ?

Début 1939, des rumeurs d'invasion de la Hollande et de l'Ouest poussent Londres et Paris à revoir leur position vis-à-vis de Moscou. Seul Chamberlain pense encore pouvoir s'entendre pacifiquement avec Hitler. Même Halifax, aux Affaires étrangères depuis février 1938, entend les mises en garde de Vansittart.

L'activité diplomatique entre Berlin et Moscou est de plus en plus intense. Les négociations, dans un premier temps économiques, pourraient vite se transformer en accord politique, mais Britanniques et Français restent indifférents. Litvinov voit bien que la France semble nier son alliance polonaise, le pacte soviéto-français et les relations avec la Petite Entente (Yougoslavie, Tchécoslovaquie et Roumanie). Côté français, Georges Bonnet prépare un message à Hitler pour le persuader que la France n'est pas opposée à l'expansion allemande à l'Est. Pour Léon Blum, le gouvernement Daladier plonge la France vers un « nouveau Sedan ». Après l'entrée de la Wehrmacht dans Prague, Vansittart presse l'URSS d'entrer dans une grande alliance.

Malgré les rapprochements entre l'Allemagne et la Roumanie et l'annexion par les Allemands du port de Memel en Lituanie, Bonnet et Halifax se méfient encore des Soviétiques. C'est à reculons qu'ils tentent de convaincre la Pologne d'entrer dans une alliance quadripartite France-Grande-Bretagne-Pologne-URSS. En vain. Les Polonais ne veulent pas froisser le Reich et se méfient de leur voisin soviétique.



Chamberlain et lord Halifax, secrétaire des Affaires étrangères britannique (deuxième en partant de la gauche) durant la crise tchèque en 1938. Jusqu'aux accords de Munich, Halifax suit la politique de Chamberlain. Mais à partir de septembre 1938, il devient partisan de Vansittart et d'un rapprochement avec l'URSS.



© Life

Molotov arrive : la donne change

Depuis l'occupation allemande de Prague, l'opinion britannique se montre de plus en plus en faveur d'une alliance avec l'URSS. Les états-majors aussi revoient leur position. L'URSS dispose de 100 divisions et malgré les purges, elle joue un rôle militaire important. Mais comment faire pencher Polonais et Roumains en faveur d'une alliance avec « l'ogre soviétique » ? Les Britanniques demandent des garanties unilatérales à la Russie car pour les Polonais, l'ennemi numéro 1 reste l'URSS.

A partir de cette situation, Litvinov tente d'élaborer un projet d'alliance tripartite France-Grande-Bretagne-URSS mais le 3 mai 1939, il est remplacé par



30 septembre 1938, le photographe Heinrich Hoffmann immortalise la signature des accords de Munich, qui offrent les Sudètes à Hitler. Les Soviétiques sont ulcérés devant tant de faiblesse. Litvinov doute de plus en plus de la bonne foi des alliés de l'Ouest.

Viatcheslav Mikhaïlovitch Molotov. Passé l'effet de surprise, Français et Britanniques comprennent que ce changement brutal annonce un revirement dans les relations germano-soviétiques. Molotov est tout le contraire de Litvinov, qu'il déteste. C'est d'abord et surtout un ami de Staline, qui a signé un grand nombre d'exécutions lors des terribles purges. « *L'homme aux fichiers* » n'est jamais sorti d'URSS et ne parle aucune langue étrangère.

Le 25 mai, Français et Britanniques proposent un pacte d'assistance mutuelle à l'URSS. Molotov renvoie une proposition de pacte qui garantit l'aide

des alliés de l'Ouest en cas d'attaque des pays Baltes ou de la Finlande. De plus, il presse l'Ouest pour l'envoi d'attachés militaires en vue d'établir une stratégie offensive commune. Si les Français se montre favorables à une alliance militaire, les Britanniques ne veulent rien entendre des garanties accordées aux pays Baltes

Au même moment, les Allemands lancent leur offensive diplomatique. Von Papen, ambassadeur d'Allemagne en Turquie, affirme aux Soviétiques que le corridor de Dantzig est la dernière revendication allemande et tente ainsi d'apaiser les appréhensions des Russes. Au mois de juin, Berlin fait savoir à Moscou qu'Hitler ne souhaite plus négocier qu'avec les Soviétiques. Ce même mois, une mission économique allemande se rend à Moscou. Les Allemands courtisent Molotov qui semble craindre un pacte anglo-allemand dans le dos des Soviétiques.

Vorochilov coince les alliés

« Je veux une réponse claire à ma question très précise concernant les opérations combinées des forces armées de la Grande-Bretagne, de la France et de l'URSS contre l'ennemi commun s'il attaque. C'est tout ce que je veux savoir. Les états-majors généraux franco-britanniques pensent-ils que les forces terrestres soviétiques seront admises sur le territoire polonais afin d'aller au devant de l'ennemi en cas d'attaque contre la Pologne ? Je veux une réponse directe ».

Maréchal Vorochilov aux attachés militaires franco-britanniques, 14 août 1939.

Von Ribbentrop gagne la partie

En juillet 1939, des signes de préparatifs de guerre entre l'Allemagne et la Pologne poussent Molotov à resserrer les liens avec le Reich sans pour autant écarter l'option franco-britannique. Ces derniers décident d'envoyer des attachés militaires à Moscou mais avec des pouvoirs limités. La délégation soviétique qui de son côté a toute latitude pour signer des accords, se rend compte que les alliés de l'Ouest traînent une nouvelle fois des pieds. La situation est tendue et l'on court à l'échec.

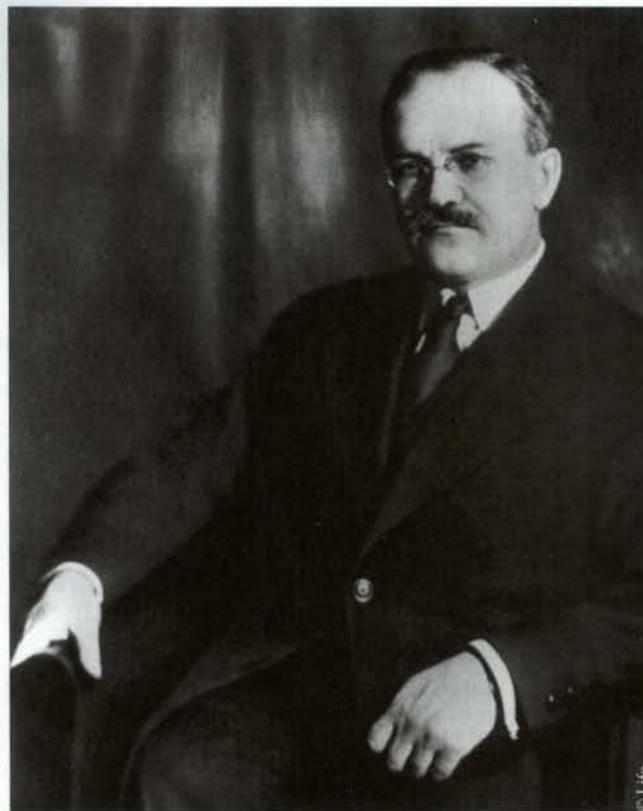
Molotov remplace Litvinov aux Affaires étrangères en mai 1939. La politique diplomatique soviétique prend alors un nouveau tournant et tente le rapprochement avec l'Allemagne.

De son côté, Ribbentrop fait savoir que le Reich est très intéressé par des accords commerciaux, en préalable à des accords politiques. Hitler veut rapidement négocier avec les Russes pour avoir les mains libres en Pologne.

La délégation militaire franco-britannique arrive à Leningrad le 10 août. Pour les Soviétiques, la question centrale des discussions reste le droit de passage que la Pologne doit accorder à l'Armée rouge. Pour les Français, la visite est purement logistique. Vorochilov offre cent divisions pour aider la Pologne en cas d'agression allemande mais côté alliés, aucun plan offensif n'est à l'ordre du jour ! Au même moment, Ribbentrop et Molotov multiplient les contacts et finalement, le Soviétique demande à l'Allemand si le Reich serait intéressé par un pacte de non-agression. Le 23 août, les Polonais consentent à une forme (non déterminée) de coopération soviéto-polonaise en cas de guerre mais il est déjà trop tard.

Ce même jour, Ribbentrop arrive à Moscou et le 24 au matin, il signe le pacte de non-agression avec Molotov. Un protocole secret place la Finlande, l'Estonie, la Lettonie, la Bessarabie et l'est de la Pologne dans la sphère d'influence soviétique. La Lituanie et le reste de la Pologne passent sous domination allemande. Molotov dira à propos de la signature du pacte : « *J'ai du lever mon verre à Hitler... c'est ça la diplomatie !* »

Que dire de ce pacte ? Staline fait payer aux gouvernements français et britannique une réponse tardive et des années de tergiversation à propos de la sécurité collective. Mais le maître du Kremlin ne fait confiance à personne, ni aux alliés de l'Ouest et peut-être encore moins aux Allemands. Ce pacte lui laisse un répit, lui



offre la Pologne sur un plateau et éloigne le spectre d'une croisade capitaliste contre l'URSS, à laquelle il croit dur comme fer. Les Britanniques ont été hésitants et divisés et les Français ne sont jamais parvenus à convaincre leurs alliés. Litvinov est tombé dans l'oubli et la Pologne, d'agresseur en 1938, deviendra la victime en septembre 1939.

Le déclenchement de la guerre, la victoire allemande et le dépeçage de la Pologne font tomber les belles idées de sécurité collective aux oubliettes. La guerre d'Hiver entre l'URSS et la Finlande en novembre 1939 réveille les spectres anticommunistes en Grande-Bretagne et en France. Litvinov, bien que très apprécié à l'Ouest, est dénigré par Londres et Paris.

A Londres, Chamberlain espère que l'Allemagne ne sera pas battue trop durement, de peur qu'une nouvelle défaite « *n'ouvre la porte au bolchevisme* » ! Français et Britanniques pensent même bombarder Bakou pour faire payer aux Rouges le pacte de non-agression. A.J.P. Taylor, dans son *English History*, dira : « *La seule conclusion charitable était de supposer que les gouvernements français et britannique étaient devenus fous* ». ■

Joachim von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères du Reich, enlève un pacte de non-agression avec l'URSS alors que les attachés militaires franco-britanniques sont en Russie. Ce pacte laisse les mains libres à Hitler, qui prépare une attaque contre la Pologne.





Le pacte avec le diable

IG Farben et les nazis

Par **Boris LAURENT**

En 1925, six compagnies allemandes leader sur le marché européen de la chimie se réunissent pour protéger leurs intérêts et accroître leurs profits. IG Farben devient rapidement l'un des plus puissants cartels du monde et le plus grand en Europe.

Vingt ans plus tard, ses dirigeants sont jugés à Nuremberg pour le plus grand procès de l'histoire. Comment cette association internationale de scientifiques renommés et de nombreux prix Nobel est-elle devenue une machine au service d'Hitler et de ses projets les plus destructeurs ?

Naissance d'un cartel

Le 2 décembre 1925, les représentants des grandes compagnies chimiques allemandes, BASF, Bayer, Hoechst, Agfa, Weiler ter Meer et Griesheim signent un accord afin de créer un puissant groupe : *Interessen Gemeinschaft* (Communauté d'intérêts) *Farben Industrie Aktiengesellschaft* ou IG Farben. Le groupe se dote de deux patrons : Carl Duisberg et Carl Bosch.

Sous la direction de Bosch, le cartel devient une énorme machine aux multiples ramifications et domine des secteurs variés comme le charbon, la chimie, l'acier, le pétrole... IG Farben produit 100 % des colorants pour teinture, 85 % des nitrogènes, 90 % de l'acide minéral, 41 % de la pharmaceutique

« Les hommes d'IG Farben ont été les magiciens qui ont rendu le cauchemar de Mein Kampf possible ».

Général Taylor, US Army, instructeur du procès IG Farben à Nuremberg.

et un tiers des explosifs. En 1931, la firme se dote de nouvelles structures avec trois grandes divisions de productions (*Sparten*) : le *Sparte 1* prend en charge la chimie ; le *Sparte 2* s'occupe des produits pharmaceutiques et des solvants et le *Sparte 3* des explosifs et des fibres artificielles. La firme devient dès lors tentaculaire.

Parmi tous les secteurs d'activités, celui consacré au pétrole est de loin le plus important. En 1932, les experts de tous horizons estiment que les ressources mondiales en pétrole sont presque entièrement épuisées ! De plus, la concurrence pour son exploitation est acharnée, avec de grands groupes comme l'*Imperial Chemical Industries* (Grande-Bretagne) ou encore *DuPont and Allied Chemicals* (États-Unis). L'Allemagne important son pétrole, le chimiste Friedrich Bergius souhaite développer une essence synthétique produite à faible coût pour garantir l'indépendance énergétique de l'Allemagne.

Vue aérienne des installations
et des réservoirs d'essence
synthétique du cartel d'IG
Farben peu après leur
bombardement par l'US Air
Force, sur le Rhin à Ludwigshafen
en Rhénanie-Palatinat. A partir
de 1944, toutes les installations
et les usines du puissant
cartel sont systématiquement
bombardées par les Alliés.





Le siège d'IG Farben à Frankfort sur le Main (photo prise au début des années cinquante). Le bâtiment est le même depuis des décennies et abrite le plus puissant cartel d'Europe. Il regroupe plusieurs sociétés dont BASF et Bayer, et contrôle plusieurs secteurs d'activités comme la chimie ou la pharmaceutique.

Dès l'instauration de la république de Weimar (1919-1933), IG Farben noue des liens étroits avec le monde politique allemand, travaille en sous-main pour alléger les clauses du Traité de Versailles et se prononce pour un gouvernement stable et une économie libérale. Le puissant groupe est proche du *Zentrum* catholique, qu'il finance, du centre-droit et de Gustav Stresemann, fondateur du *Deutsche Volkspartei*, conservateur modéré mais libéral qui se sert d'ailleurs des vastes réseaux du groupe pour sa politique étrangère.

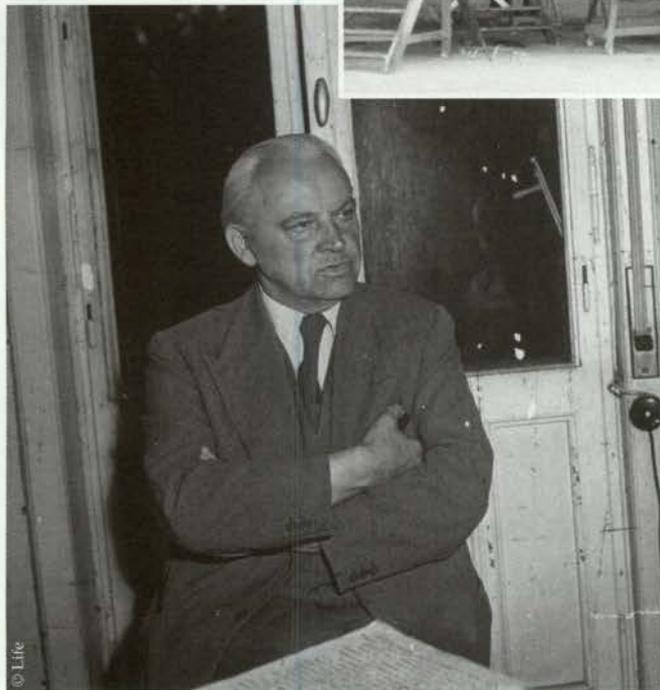
La crise de 1929 va transformer le cartel en véritable champ de bataille entre communistes et nationaux-socialistes. L'incapacité du gouvernement à redresser l'économie offre une

opportunité à Adolf Hitler. Les événements politiques et l'influence grandissante des nazis au sein des conseils d'administration inquiètent les dirigeants d'IG Farben. Les discours antisémites d'Hitler trouvent un écho favorable et des relais efficaces avec des personnalités comme Robert Ley, chimiste travaillant chez Bayer, Gauleiter nazi du secteur de Leverkusen et futur directeur du Front allemand du travail.

Adolf Hitler nouvellement nommé chancelier le 30 janvier 1933 s'entretient ici avec les patrons des grandes firmes allemandes. Il rallie la grande industrie à sa cause surtout après la Nuit des longs couteaux durant laquelle il liquide la branche révolutionnaire du parti nazi.



Usine de montage de Junker Stukas, terribles bombardiers en piqué et symboles du Blitzkrieg. IG Farben produit 75 % des composants de ce type d'appareils. La renaissance de la Luftwaffe permet au cartel de négocier de juteux contrats.



En 1935, l'un des « pères fondateurs » d'IG Farben, Carl Bosch, quitte la direction du groupe pour être remplacé par Hermann Schmitz (ici durant son interrogatoire par les Alliés en 1945). Contrairement à Bosch, Schmitz est proche des nazis et hisse le cartel au rang de premier fournisseur de la Wehrmacht. Il sera condamné à quatre ans de prison par le tribunal de Nuremberg.

Hindenburg signe un décret qui suspend les libertés individuelles et des milliers de communistes sont arrêtés. Le NSDAP, appuyé par le DNVP, obtient la majorité au parlement et la capacité de gouverner par décrets. IG Farben décide d'augmenter ses donations au parti et Carl Bosch obtient des promesses de contrats avec le régime lui permettant de financer ses projets d'essence synthétique.

Rapprochement avec les nazis

IG Farben prend contact avec les nazis par l'entremise du secrétaire de Carl Duisberg, Heinrich Gattineau. Celui-ci rencontre Karl Haushofer, célèbre théoricien de la géopolitique et intellectuel proche d'Hitler. Le chef du NSDAP se montre rapidement intéressé par le projet d'essence synthétique de Carl Bosch et rencontre plusieurs fois les cadres du cartel. Début février 1933, tous les grands patrons allemands sont invités par le nouveau chancelier à une réception durant laquelle Hitler leur dresse les grandes lignes politiques et économiques de son mandat. On y trouve Thyssen, Hjalmar Schacht, la famille Bosch et le financier Walter Funck. Hitler resserre les rangs en vue des élections législatives de mars 1933 et cherche de nouvelles sources de financement. Göring, homme mondain aux multiples contacts et réseaux, manœuvre habilement pour obtenir des fonds. Le 27 février, IG Farben fait un don de 400 000 Reichsmarks au parti nazi !

L'incendie du Reichstag vient troubler un peu plus une Allemagne plongée dans l'incertitude.

En faveur de la révolution nationale

Le nouveau pouvoir est bien accepté par la grande industrie. Le 29 mars 1933, William Mann, chef de la branche pharmaceutique d'IG Farben, écrit : « *La révolution nationale en Allemagne est synonyme de paix et d'ordre. Le gouvernement allemand a le droit de revendiquer la victoire sur les bolcheviques, ces ennemis du monde* ». Une nouvelle génération de cadres fait entrer le cartel dans les plus hautes sphères de l'État. La nazification de la firme est en marche et le Front du travail de Robert Ley y accroît son influence et son contrôle. L'armée finance largement les projets d'essence synthétique et Göring sollicite la firme pour sa nouvelle Luftwaffe.

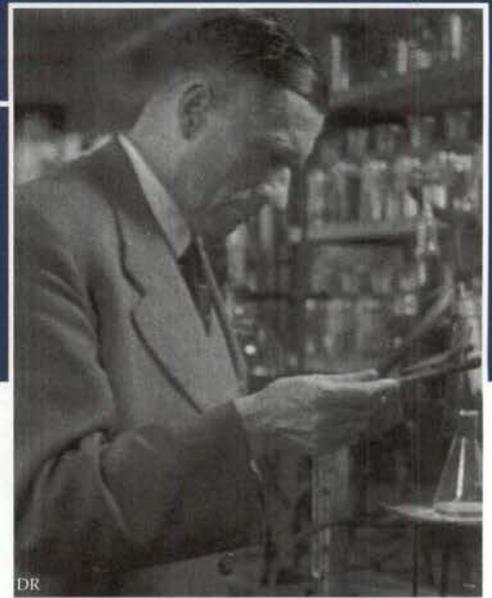
La Nuit des longs couteaux (30 juin 1934) est l'occasion pour le cartel d'appuyer l'élimination de la branche révolutionnaire du parti et de se rapprocher un peu plus d'Hitler. C'est durant cette période de consolidation du pouvoir que le Führer affiche ses objectifs : faire de l'Allemagne un pays autosuffisant notamment en essence et en caoutchouc synthétiques,

IG Farben et la Wehrmacht

« Le nouveau Bureau de liaison avec la Wehrmacht d'IG Farben a pour tâche d'organiser la livraison des armes et des divers équipements pour l'armée. En cas de guerre, IG Farben serait désigné partenaire privilégié par la Wehrmacht et aurait pleine latitude pour s'organiser sans aucune influence extérieure à ses services ».

Mémo de Carl Krauch aux cadres du Sparte 1, 1935.

Karl Krauch dans son laboratoire Bayer en 1942



matières vitales pour ses plans de guerre. C'est aussi à cette époque que Carl Bosch démissionne, non sans avoir pérennisé son plan d'essence synthétique et avoir offert à Hitler un puissant outil. Son successeur, Hermann Schmitz, est un proche des nazis. L'ambitieux et influent Carl Krauch, chef du Sparte 1 est le principal architecte du nouveau partenariat entre IG Farben et les nazis. Très proche de Göring et de Milsch, du Ministère de l'aviation, il prend connaissance des plans de guerre allemands dès 1934. L'année suivante, Krauch planifie et coordonne les relations entre le cartel et l'armée via le Bureau de liaison. Cette même année, le Bureau prépare les plans de fonctionnement des usines en temps de guerre ! A partir de 1936, Göring fait passer Krauch au service du Reich comme chef du département Recherche et Développement.

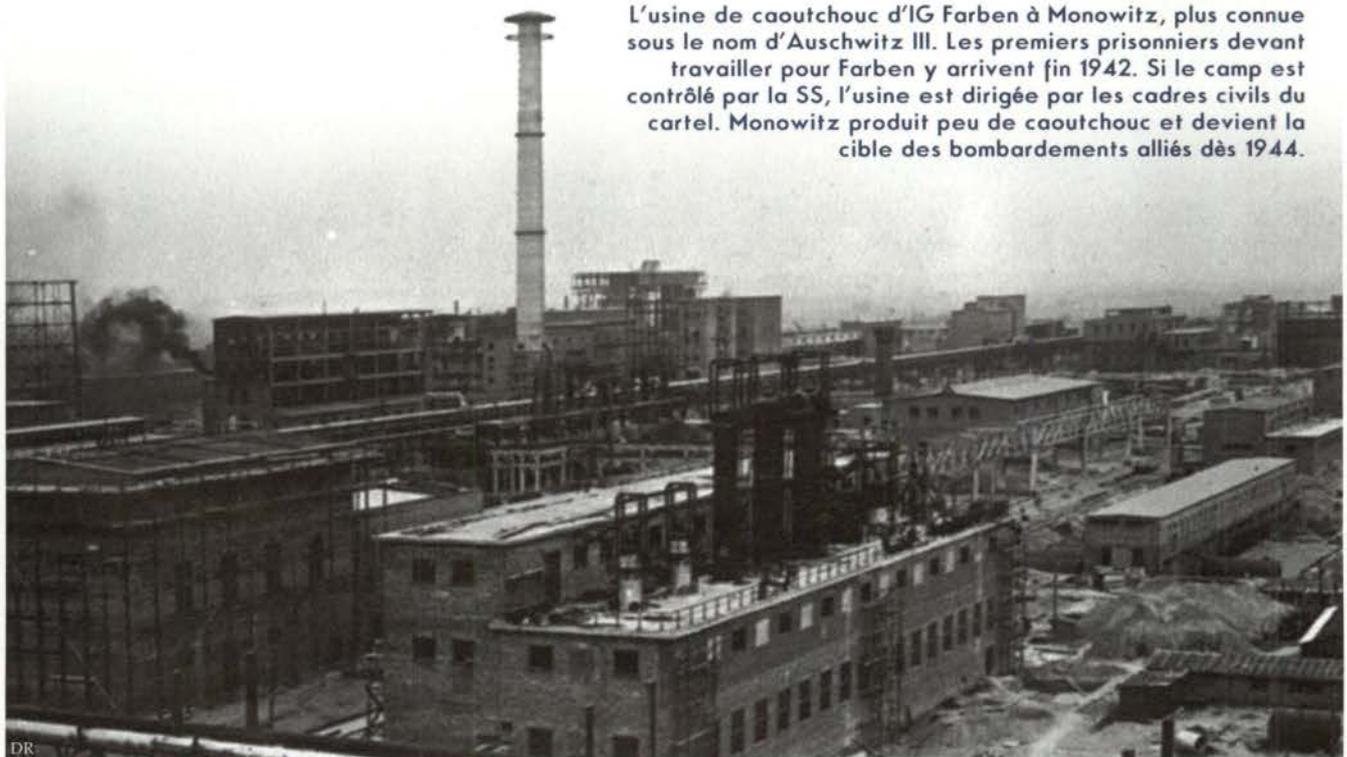
Les années 1935-1939 sont une période faste pour IG Farben grâce au Plan quadriennal de Göring qui lui apporte prospérité et richesse. Grâce aux contrats

militaires, le chiffre d'affaire atteint les deux milliards de Reichsmarks pour l'année 1939.

La guerre civile espagnole permet à IG Farben de tester avec succès son essence synthétique. Dès lors, l'État accroît sa pression pour une production plus intensive et la Wehrmacht passe commande pour un produit amélioré du terrible gaz moutarde de la Grande Guerre : le tabun, gaz neurotoxique qui paralyse le système respiratoire. Parallèlement, Gerald Schrader, chercheur chimiste chez Farben, développe une nouveau poison : le gaz sarin.

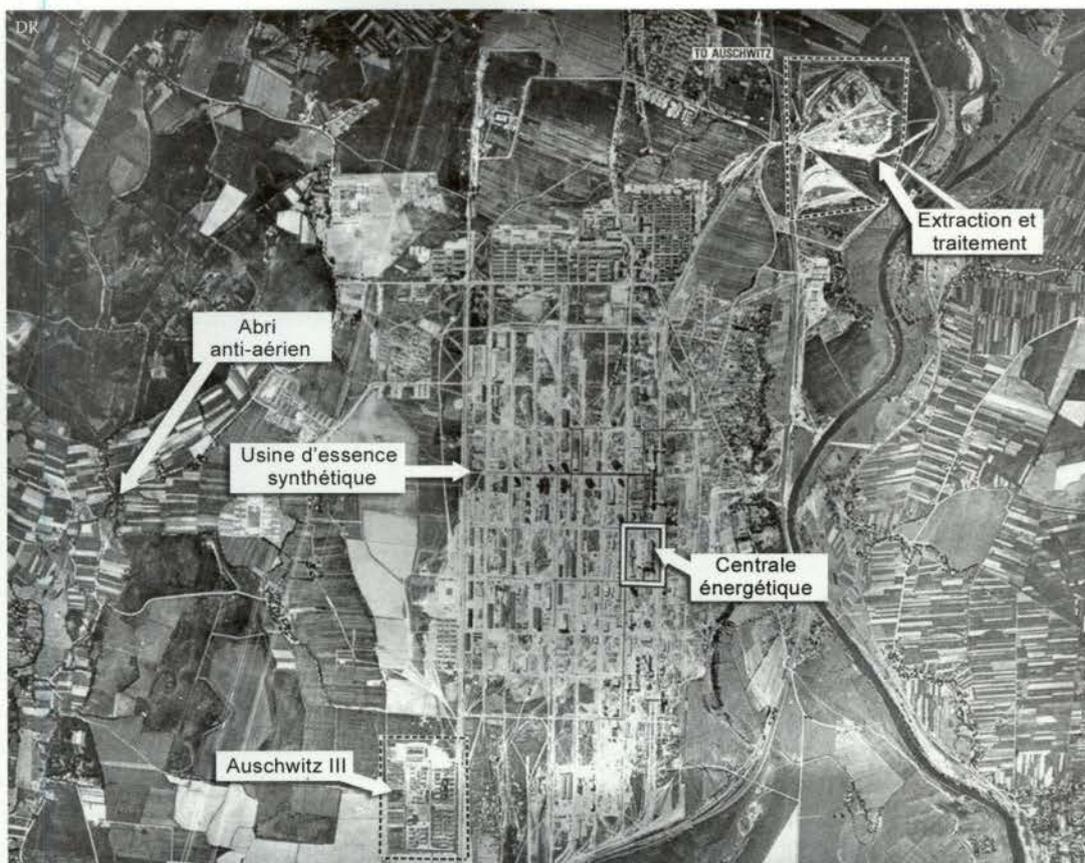
L'État passe commande

A partir de 1937, la plupart des dirigeants et des cadres appartiennent à la SA, SS ou au parti. A la même époque, les lois raciales de plus en plus dures



L'usine de caoutchouc d'IG Farben à Monowitz, plus connue sous le nom d'Auschwitz III. Les premiers prisonniers devant travailler pour Farben y arrivent fin 1942. Si le camp est contrôlé par la SS, l'usine est dirigée par les cadres civils du cartel. Monowitz produit peu de caoutchouc et devient la cible des bombardements alliés dès 1944.

Vue aérienne du complexe IG Farben à Auschwitz prise par les Alliés. L'installation du cartel est particulièrement vaste. On repère le camp Auschwitz III et les usines chimiques pour l'essence synthétique.



obligent les juifs travaillant pour le cartel à quitter leurs emplois et à fuir l'Allemagne.

A l'extérieur du Reich, l'*Ausland Organisation* (organisation étrangère), devient une agence de renseignement dont les membres travaillent pour la Gestapo ou l'Abwehr. L'AO s'infiltré dans toutes les branches des firmes allemandes à l'étranger et liste les employés ou cadres juifs.

Si le cartel est un témoin passif de l'Anschluss en mars 1938, il travaille en sous-main pour le rattachement des Sudètes via ses organes de presse, en investissant de grosses sommes d'argent dans la presse pro-allemande en Tchécoslovaquie, ou même en finançant des corps francs. IG Farben veut en fait prendre le contrôle d'une des plus grandes compagnies tchèques, Aussiger Verein, quatrième firme chimique européenne. Le 30 septembre 1938, Chamberlain n'est

pas encore revenu à Londres que les usines tchèques passent sous le contrôle de Farben.

En 1938-1939, les usines du cartel tournent à plein régime : 75 % des composants des *Stukas* sont livrés par la firme ; c'est aussi le cas de 90 % du phosphore incendiaire pour les bombes ; 25 % de l'équipement du fantassin de la *Heer* est fourni par IG Farben qui devient le premier fournisseur de la Wehrmacht.

Le déclenchement de la guerre ne semble pas contrarier les employés d'IG Farben qui sont au courant de l'attaque contre la Pologne depuis longtemps et ont été mis à contribution par l'Abwehr pour la collecte d'informations sur les usines étrangères d'explosifs. En 1940, la victoire sur la France permet au cartel de prendre le contrôle des industries Rhône-Poulenc ; la branche Bayer obtient ainsi le monopole du secteur pharmaceutique.



Auschwitz

Les besoins en caoutchouc augmentant, la Wehrmacht lance, sous la direction du spécialiste en poison et en caoutchouc Otto Ambros, de vastes prospections en Pologne. Le choix d'installer une nouvelle usine se porte sur une plaine entre

Juillet 1942, Himmler visite le camp d'Auschwitz avec des cadres et des ingénieurs d'IG Farben en prévision de la construction du camp de Monowitz. Suite à la conférence de Wannsee, il demande à ce que la production de Zyklon B soit considérablement augmentée.

Le colonel Hoover du gouvernement militaire de Ludwigshafen montre les usines IG Farben. A droite de la carte, l'organigramme du cartel avec notamment les trois grandes divisions (Sparten) reliées au Bureau de liaison avec la Wehrmacht.



Auschwitz et Monowitz dont le réseau de voies de communication est dense. Les travaux débutent le 27 avril 1940 et au mois de juin, le camp reçoit les premiers prisonniers de Cracovie et de Varsovie. Fin janvier 1941, Himmler envoie deux ingénieurs d'IG Farben pour monter un projet de construction de ville nouvelle. Celle-ci devra accueillir des écoles, des centres culturels et des magasins pour les employés du cartel. Une véritable ville proche du camp voit le jour avec ses allées et venues, sa vie quotidienne, les grandes fêtes organisées par les SS, les parties de chasse auxquelles sont conviés les cadres de la firme.

En octobre 1941, les premiers prisonniers russes arrivent au camp d'Auschwitz puis de Birkenau. Le 8 janvier 1942, Göring ordonne que les prisonniers soviétiques soient utilisés pour l'industrie de guerre. Himmler décide alors de détourner une grande partie des juifs déportés pour le seul compte d'IG Farben et son usine de caoutchouc. En septembre, les premiers gazages au Zyklon B sont pratiqués à Auschwitz. Ce produit au départ destiné à la désinfection des vêtements et testé pour la première fois en 1940 est fabriqué par une succursale d'IG Farben (Degesch).

A cette même époque, Himmler autorise le cartel à construire son propre camp à Monowitz (Auschwitz III). Les premiers prisonniers y arrivent le 28 octobre 1942. Ce camp est sensiblement le même que les autres : les prisonniers y subissent la loi de la sélection et de la brutalité des SS. L'insuffisance des soins médicaux et de l'apport en nourriture condamnent hommes et femmes à une mort certaine.

Suite à la conférence de Wannsee (janvier 1942), le groupe reçoit l'ordre d'augmenter ses productions

de Zyklon B. Il fournit également le terrible docteur Mengele en agent B-1034, traitement expérimental contre le typhus qui fera de nombreuses victimes et laissera des milliers d'infirmes. Les camps se transforment en laboratoires où sont testés les produits pharmaceutiques, et notamment le très secret programme SS de castration chimique prévu pour être lancé à grande échelle en Russie.

Les dernières années

A partir de 1943 et du terrible revers à Stalingrad, Goebbels, Bormann et Ley poussent Hitler à utiliser les armes chimiques. Le projet de recherches en nouveaux gaz toxiques est mené en Silésie et en Bavière par la firme. Une version améliorée du gaz moutarde est testée sur les prisonniers des camps. Toutefois, par peur des représailles, Albert Speer fera avorter le projet.

A partir de 1944, les usines d'IG Farben deviennent la cible des bombardements stratégiques alliés. Le 12 mai, la 8^e US Air Force lance 935 bombardiers sur les usines d'essence synthétique allemandes ; 200 bom-

A la fin de la guerre, les Américains lancent l'opération *Paperclip* qui vise à enlever les scientifiques allemands. Ici, les membres de l'équipe von Braun posent dans une base américaine. Soviétiques et Américains sont particulièrement intéressés par les armes chimiques et les projets du cartel en matière de psychotropes.



IG Farben est responsable

« Les principes fondamentaux d'égalité, de justice et d'humanité doivent être connus de toute personne civilisée et IG Farben ne peut se soustraire à ses responsabilités... Les responsables de la firme se devaient de connaître les conditions de vie de leurs employés. Ils ont fait preuve d'un manque total d'intérêt pour la vie des prisonniers juifs pour lesquels ils avaient un devoir de protection, au moins pour la période durant laquelle ces prisonniers étaient placés sous leur responsabilité. Ils auraient du faire tout ce qui était en leur pouvoir pour protéger les vies, les corps et la santé des plaignants. Pour ne pas l'avoir fait, la compagnie est responsable ».

Conclusion des juges alliés à Nuremberg.



bardiers déversent des tonnes de bombes sur l'usine de Leuna, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Leipzig. A Auschwitz, les espoirs de production de caoutchouc et d'essence synthétique s'évanouissent définitivement lorsque Himmler donne l'ordre d'évacuation en novembre 1944. Durant la deuxième semaine de janvier 1945, tout le personnel du cartel à Auschwitz détruit documents et équipements avant de quitter les lieux. Dès lors, Soviétiques et Américains lancent des équipes spéciales pour capturer les scientifiques et les technologies militaires du cartel et surtout les documents relatifs aux armes chimiques (opération *Paperclip* et *Osavakim*). Les Américains parviennent à arrêter Otto Ambros, le spécialiste en poison et en caoutchouc, mais ce dernier disparaît alors qu'il est transféré au SHAEF d'Eisenhower ; il vient en fait d'être « détourné » par une unité spéciale française ! (Placé en zone d'occupation française, il sera jugé lors du procès IG Farben et libéré en 1951).

Nuremberg et ses suites

En septembre 1945, le général Eisenhower commande un rapport sur le rôle tenu par le cartel IG Farben dans l'effort de guerre allemand. La conclusion est sans appel : sans Farben, pas de guerre ! C'est le brigadier général Taylor qui instruit le procès d'IG Farben à Nuremberg. Des milliers de documents ont survécu à la destruction et des centaines de témoins sont prêts à raconter l'horreur des camps, la mort par le travail, la sous-nutrition et la brutalité des geôliers. Mais le procès n'est pas simple car les accusés sont des scientifiques, des hommes d'affaires et même des prix Nobel !

Une rue de la ville nouvelle IG Farben à Auschwitz-Monowitz. Le cartel promet des plans de carrière alléchants pour ceux souhaitant s'installer à Monowitz et la promesse d'échapper aux bombardements alliés qui frappent le Reich.

Le 4 mai 1947, 24 cadres d'IG Farben dont Carl Krauch sont inculpés de « planification, initiation et conduite de guerres d'agression, d'invasion, de spoliation, d'esclavage et de meurtre de masse ». La plupart des accusés, soutenus par de puissants cercles conservateurs et anticommunistes à Washington D. C., ne feront que quelques années de prison. Carl Krauch sera relâché en 1950 avant de rejoindre la société Hüls. Le reste des prisonniers IG Farben suivra l'année suivante.

Jusqu'en 1949, la préoccupation des Alliés de l'Ouest est de remettre l'économie allemande debout pour faire face aux Soviétiques. A partir de juin 1949, la Haute Commission de l'Ouest remplace les quatre districts militaires administratifs. Tous les stocks de l'ancienne IG Farben sont transférés vers trois grandes compagnies qui ont survécu au cartel. En 1952, Bayer, Hoechst et BASF renaissent officiellement ainsi que six petites entreprises dont Agfa, Kalle, Cassella et Hüls qui seront absorbées par les trois grandes. En 1950, la production chimique allemande atteint les chiffres de 1936 ! Durant les années 1970, les grandes compagnies chimiques allemandes font partie des trente premières entreprises mondiales. Bayer reste une des premières entreprises pharmaceutiques au monde et BASF est l'un des premiers en chimie. Hoechst et Rhône-Poulenc fusionneront en 2004 pour former Aventis puis Sanofi-Aventis. ■



Les offensives géantes de l'Armée rouge

Le 6 janvier 1945, le Premier ministre Winston Churchill envoie un message à Joseph Staline lui demandant ce qu'il compte faire à l'Est et surtout, l'implorant de hâter sa grande offensive. Staline, qui a attendu trois longues années avant de voir s'ouvrir un second front à l'Ouest, savoure ce moment. Il comprend que ses alliés sont encore sous le choc de l'offensive des Ardennes et de la seconde offensive allemande (opération *Nordwind*) en Alsace du Nord. Les armées américaine et britannique commencent sérieusement à douter. Si l'objectif d'une prise de Berlin en février 1945 est impossible à tenir, Staline avance toutefois la date de l'offensive. Les opérations dites Vistule-Oder se préparent ; en

termes d'hommes et de matériels, elles rejoignent l'opération *Barbarossa* de juin 1941.

De nombreux ouvrages ont décrit, souvent avec minutie, la bataille de Berlin (avril-mai 1945). Peu ont analysé la bataille pour Berlin, qui englobe ces gigantesques opérations Vistule-Oder de janvier à mai 1945. A raison, l'historiographie soviétique fait de cette offensive géante l'une des plus importantes de toute la guerre en termes d'objectifs politico-stratégiques, d'échelle (front de 500 à 1500 kilomètres), de puissance du choc (pénétration du premier coup porté de 500 kilomètres) et bien sûr de succès. Elle dispute la première place à l'opération *Bagration* (22 juin 1944) et Berlin (avril-mai 1945).



Archives photo P. Tiquet

Finir la guerre en **45 jours**

Il faut dire que cette opération est un modèle de bataille dite en profondeur (avec la campagne de Mandchourie) que les Soviétiques ont théorisé dès les années vingt dans ce que l'on a coutume d'appeler la « révolution opérative ». L'US Army adoptera d'ailleurs cette pensée dès 1986 pour conceptualiser son manuel d'opérations. En 1945, les Soviétiques ne cherchent pas à opérer des mouvements tournants mais à foncer tout droit pour gagner en profondeur stratégique et ainsi désarticuler le système militaire ennemi.



L'offensive Vistule-Oder est également celle aux plus lourdes conséquences politiques. Entre le 12 et le 15 janvier, les quatre armées blindées de Joukov et Koniev coupent l'Europe en deux, chassant des millions de germanophones établis à l'Est depuis 800 ans.

Axe & Alliés 19 revient sur ces formidables opérations soviétiques dans trois articles retraçant trois temps forts des offensives géantes de l'Armée rouge (voir carte). Sous la plume de Jean Lopez, vous suivrez l'extraordinaire anabase du XXIV. *Panzerkorps* qui illustre la résilience des unités allemandes. Ce *Korps* va se retrouver piégé dans un *Wandernde Kessel* ou « chaudron mobile » au nord de Cracovie, et parcourir 450 km en 14 jours entre les unités soviétiques omniprésentes, parfois à moins d'un kilomètre de distance !

Ce dossier évoque également le terrible siège de **Königsberg**, durant lequel les Russes font *tabula rasa* de la « perle » prussienne de la Baltique. Considérée par les Soviétiques comme le « temple du militarisme prussien », la cité fortifiée va subir l'ire de l'Armée rouge qui la pilonnera avec acharnement ; ses habitants vont vivre un cauchemar.

Enfin, nous analyserons l'extraordinaire « course pour Berlin » dans laquelle s'opposent deux des plus grands généraux de l'Armée rouge, Joukov et Koniev. Staline qui arbitre cette rivalité meurtrière, qui agit comme un moteur dans la conquête de la capitale du III^e Reich. ■ **B.L.**

Du 13 janvier au 3 février 1945, les Soviétiques se lancent à l'assaut de la Prusse-Orientale. Staline veut absolument « rendre cette terre aux Slaves ». La ville de Königsberg est en fête des objectifs stratégiques soviétiques. Mais l'*Ostheer* se bat avec un rare acharnement et mène de constantes attaques et contre-attaques. Ici, des soldats allemands s'apprentent à décrocher d'un village prussien rasé par l'aviation rouge.



L'odyssée du XXIV^e Panzerkorps

La résilience des unités allemandes

Par **Jean LOPEZ**,
ancien officier de la Marine marchande,
rédacteur en chef d'un magazine de
vulgarisation scientifique, spécialiste du
conflit germano-soviétique et auteur de
Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge,
Economica, 2009.

Encerclé, un corps blindé
allemand parvient à retraiter
de 300 km au beau milieu de la
grande offensive soviétique de
l'hiver 1945.

En janvier 1945, le XXIV^e Panzerkorps est une formation puissante placée en réserve du Groupe d'Armées A, face à la tête de pont de Baranov tenue par les Soviétiques sur la Vistule. Il est commandé par un des chefs les plus doués de la Panzerwaffe, le lieutenant-général Walther Nehring. Les formations subordonnées sont les 16^e et 17^e Panzerdivisionen, cantonnées au nord et au sud de Chielmnik (200 km au sud de Varsovie), la 20^e PzGrenDiv., la moitié de la 10^e PzGrenDiv et le bataillon de Tigre 424. Les deux Panzer sont à pleine puissance avec respectivement 114 et 113 chars, chasseurs de chars et canons d'assaut, nombre élevé à cette époque de la guerre. Avec environ 13000 personnels, 2500 véhicules et une puissance de feu dévastatrice, chacune de ces divisions se place au niveau d'un Corps blindé soviétique. Au total, le XXIV^e Panzerkorps regroupe 40000 hommes et 415 chars ou canons automoteurs (dont 52 Tigres II « royaux », une centaine de Panther, une quarantaine de Jagdpanther), de quoi mater, théoriquement, une armée blindée soviétique au complet.

Koniev assène un choc terrifiant

Le XXIV^e PzKorps sert de réserve tactico-opérationnelle à la 4^e armée Panzer. Sa mission est de bloquer toute percée blindée de l'adversaire dans le secteur du XXXVIII^e Pz.K., qui ne possède aucun char en dépit de son nom. Malgré sa puissance, il subit, au tout début de l'offensive soviétique, une défaite sans appel. La raison essentielle en est qu'il est placé trop près de la ligne de front (15 à 25 km). Hitler a imposé ce placement contre l'avis de tous les chefs mais ceux-ci n'ont pas anticipé que le maréchal Koniev allait lancer ses deux armées de tanks dans la profondeur dès le premier jour de l'offensive.

Le 12 janvier, les canons à longue portée soviétiques détruisent les communications entre les Panzerdivisionen et leur corps, et leur infligent des

Dans leur progression, les Soviétiques laissent subsister sur leurs arrières des restes d'unités allemandes dans des poches communément appelées « chaudrons » (Kessel). Ce sont les unités d'infanterie du second échelon qui ont la tâche de nettoyer ces poches. Ici, deux fantassins allemands enfermés avec leur division dans un Kessel.



Le XXIV. Panzerkorps est commandé par le général Nehring (ici à droite, avec Walter Model durant l'été 1944). Nehring n'est pas un inconnu : il a servi sous les ordres de Guderian en 1941 durant l'opération Barbarossa, puis a combattu avec Rommel en Afrique du Nord avant de retourner en Russie.



pertes sensibles. Nehring ignore que devant lui, dès midi, le XXXVIII^e Pz.K. a été pulvérisé par l'assaut de Koniev. Il se retrouve par conséquent à découvert sur 60 km, sans même en avoir conscience. Le colonel Brux, patron de la 17^e Panzer, attend l'ordre de contre-attaque depuis le matin mais rien ne vient, toute les communications ont été détruites. Quand, en fin d'après-midi, le contact est rétabli, Brux a juste le temps de transmettre un ordre de marche au bataillon de Tigre. Cinq minutes après, un parti de T-34/85 surgit dans son PC et le fait prisonnier avec son état-major. Sur sa droite, alors que la nuit est tombée, les chars soviétiques démolissent à bout portant une partie des 52 « Tigres royaux » du 424^e, en train de

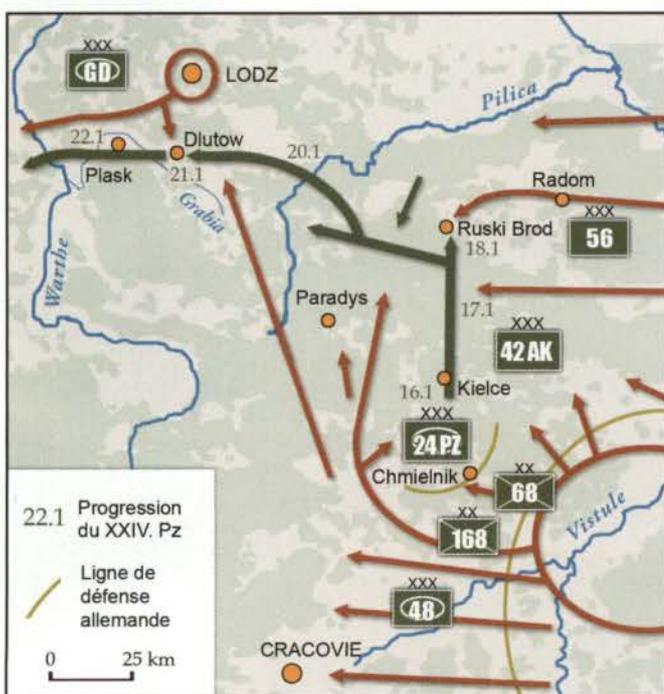
sortir de leurs garages. Un peu avant, vers 15h, le 2^e bataillon du 64^e régiment de grenadiers (16^e Panzer), occupé à préparer ses munitions dans une cour de ferme, est quasiment anéanti par des T-34 qui semblent surgis de nulle part.

A 18 heures seulement, Nehring reçoit l'ordre de « s'accrocher au pilier défensif de Kielce ». Sans doute croit-on au groupe d'armées A qu'il est encore possible de bloquer le déferlement des tanks russes ; on ignore que les têtes de leurs colonnes caracolent déjà 20 km à l'ouest.

Une contre-attaque étouffée dans l'œuf

Nehring, conformément à la pratique classique de la *Ostheer*, sait qu'il faut sceller immédiatement la percée soviétique, quoi qu'il en coûte. Le 13 à l'aube, la 17^e Panzer, épaulée par la moitié survivante du bataillon 424 de Tigre, sort de Chmielnik et vient encorner le flanc du 10^e corps blindé de la Garde (4^e armée de tanks) déjà étiré sur 30 km ; au nord, à 20 km de là, la 16^e Panzer, qui couvre Kielce, s'en prend au 6^e corps mécanisé de la Garde. Mais deux brigades soviétiques lancées à pleine vitesse la prennent en étau, appellent le 4^e corps de bombardiers et le 2^e corps de *Sturmoviks*, avec l'aide desquels elles détruisent deux bataillons de grenadiers et rejettent l'ensemble de la formation vers l'ouest. Du coup, l'isolement de la 17^e Panzer s'accroît et elle est bientôt écrasée par des feux venus de tous les horizons. Cinquante carcasses de Panzer demeurent sur le terrain. Le 424^e bataillon de chars lourds tombe dans une embuscade à Lisow, qui liquide le gros des Tigre survivants. Les restes de la 17^e sont encerclés le 14 janvier à Wloszczowice. Fidèle aux consignes opératives, Leliuchenko décide que le XXIV^e Panzerkorps ne représente plus de danger : il presse le gros de ses deux corps de reprendre leur

L'anabase du XXIV. Panzerkorps (12-22 janvier 1945)





Archives photo F. Tiquet

Dans la nuit du 14 au 15 janvier, Nehring reçoit l'ordre de reculer vers l'Allemagne. Il passe à Kielce pour récupérer les hommes exténués du XXXXVIII. PzKorps avant d'entamer sa longue et spectaculaire retraite.

La grande retraite

Pour bien comprendre les événements qui vont suivre, il faut avoir à l'esprit que les Soviétiques, parce qu'ils privilégient la profondeur et la vitesse,

progrès vers l'ouest. Que les armées qui suivent (13^e et 3^e de la Garde) fassent leur affaire de Nehring.

Courageusement, la 16^e Panzer vient au secours de son unité sœur en marchant au sud : ce faisant, elle ouvre la porte de l'ouest à Leliuchenko qui ne demande pas mieux. Finalement, le 14 janvier au soir, après quatre tentatives, la 17^e Panzer parvient à rompre l'encerclement et à prendre contact avec l'arrière-garde de la 16^e Panzer. Par petits paquets, le fantôme du XXIV^e Panzerkorps parvient à se faufiler à travers les itinéraires de la 4^e armée de blindés et à se rassembler autour de Kielce. Nehring a échappé à l'étouffement mais il a perdu les trois quarts de ses matériels.

laissent *sciemment* subsister sur leurs arrières des fragments d'unités, des poches ou « chaudrons », dont ils ne doutent pas qu'elles mourront d'attrition, avec l'aide de leurs unités d'infanterie de second échelon. Conformément aux prescriptions de l'art opératif dont toute l'opération Vistule-Oder porte la marque, leur objectif n'est pas l'encerclement et la destruction — obsession typiquement allemande — mais la fragmentation, l'étouffement, la désagrégation du système militaire *global* de l'adversaire. Pour Koniev, comme pour son voisin au nord, Joukov, le problème du XXIV^e Pz.K. rétrograde au troisième rang de leurs préoccupations. Et ce sera finalement la chance de Nehring.

Le XXIV. PzKorps est notamment équipé d'une centaine de Panzer V Panther considérés alors comme les meilleurs chars de la guerre, toutes armées confondues. Sa force de frappe lui permet en théorie d'encaisser une attaque soviétique et de contre-attaquer. Pourtant, le Korps va se faire étriller.



DR

Le XXIV. Panzerkorps a une chance inouïe. Il parvient à se faufiler entre deux Fronts soviétiques. Les unités allemandes et russes vont ainsi faire 250 km en formation parallèle !

Revenons au 14 janvier, lorsque la 17^e Panzer rejoint en catastrophe la 16^e à Kielce. Avec les débris des deux divisions, on réussit à constituer un groupe de combat (KG) respectable avec Panthers, Hetzers, half-tracks, génie, DCA. Mais tout ce monde est encerclé, sans nouvelles de l'extérieur, sans avion de liaison.

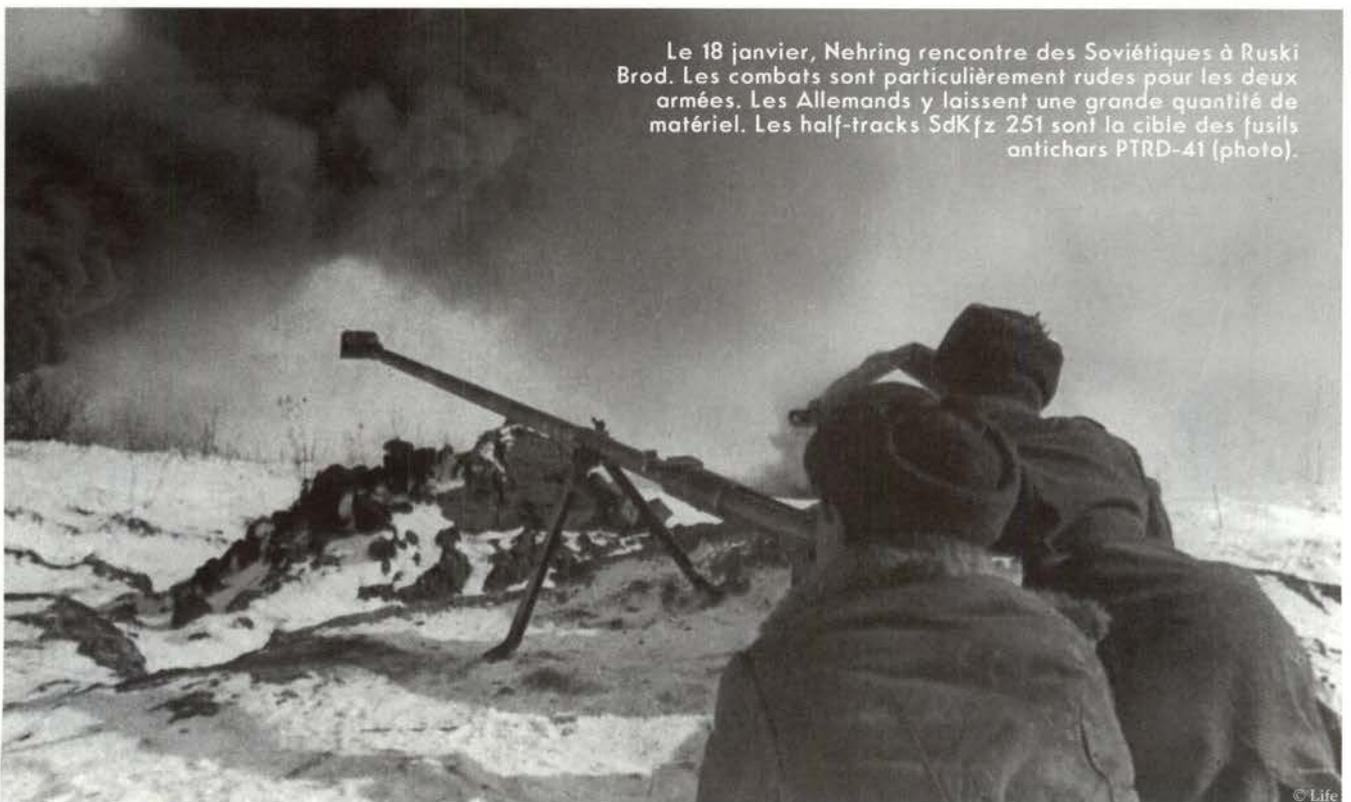
Dans la nuit du 14 au 15 janvier, Nehring capte un ordre de la 9^e armée, qui ne lui est pas destiné, mais qui est clair pour tous : retraite générale vers le Reich. Nehring demeure cependant deux jours de plus à Kielce pour récupérer le maximum des 40 000 hommes du XXXXVIII^e Panzerkorps et du XXXXII^e corps, autrement promis à la destruction. Une partie de ces forces, sans doute moins du tiers, parvient à Kielce à l'aube du 18 janvier.

Nehring prend alors le commandement de l'ensemble et forme un hérisson mobile, passé dans l'histoire sous le nom de *Wandernde Kessel*, le « chaudron mobile » ou la « poche mobile ». Son intention est en apparence déraisonnable : ramener tout le monde derrière les lignes allemandes. Le KG principal, avec les chars embarquant le maximum de fantassins, se place en tête. Les côtés sont gardés par des KG mineurs, groupant éléments de reconnaissance et quelques canons automoteurs. A l'arrière, le KG secondaire constitué



autour de la 20^e Pz Gren Div. Au centre des colonnes, la majorité des fantassins, les blessés, les services.

Dans la nuit du 17 au 18 janvier, Nehring donne l'ordre de percer vers le nord. Il neige fort. Les Russes sont surpris : ils attendaient la sortie vers l'ouest, et non vers le massif boisé de la Lysa Gora. Bousculées, deux divisions d'infanterie rouge s'écartent pour mieux s'en prendre aux flancs. Harcelé de tous côtés par les obus des 76mm, laissant derrière lui un sillage de croix casquées et de véhicules en panne, le chaudron mobile se traîne plein nord à travers des collines accidentées. Il fait -20 degrés la nuit. Sans cesse, il faut siphonner puis dynamiter des véhicules pour permettre aux chenillés de rouler dix, vingt kilomètres plus loin. L'aventure aurait dû s'arrêter rapide-



Le 18 janvier, Nehring rencontre des Soviétiques à Ruski Brod. Les combats sont particulièrement rudes pour les deux armées. Les Allemands y laissent une grande quantité de matériel. Les half-tracks SdKfz 251 sont la cible des fusils antichars PTRD-41 (photo).



Le Panzerkorps Grossdeutschland est près de Lodz où il attend Nehring. Constitué en toute hâte le 10 janvier 1945, la GD est en état d'alerte le 12. Face à lui, Koniev qui fonce vers Lodz. La ville tombe le 19 janvier.

ment si, par chance, on n'avait découvert en gare de Nieklan un train de carburant intact au milieu d'un chaos de wagons détruits.

Le massacre de Ruski Brod

A 20km au nord d'Odrowaz, à Ruski Brod, le chaudron donne contre une unité motorisée soviétique du 21^e corps (3^e armée de la Garde). Les obus pleuvent, des dizaines de véhicules explosent. Pour éviter le désastre, Nehring, toujours à l'avant, ordonne un brutal quart de tour gauche, plein ouest, à travers bois.

Si la tête de la colonne s'en tire, l'infanterie devra se battre à fond pendant deux jours pour sortir du piège. Il y a là le gros du XXXXII^e corps et des éléments du LVI^e Panzerkorps. Les attaques russes sont fauchées par les M.G. Puis les Allemands donnent à leur tour l'assaut au bourg. On se bat maison par maison, au corps à corps. Les Russes n'insistent pas, reculent et font alors donner leur artillerie sur les soldats qui filent vers l'ouest à travers bois. C'est un massacre. Les taillis sont jonchés de centaines, voire de milliers de cadavres en *feldgrau*.

A l'ouest de Ruski Brod, à Bialaczow, Nehring prend contact radio avec un autre « chaudron mobile », peuplé de nouveaux survivants du XXXXII^e corps, dont au moins deux unités possèdent une valeur combattive, amenant avec elles quelques *StuG* et douze obusiers tractés avec leurs munitions. Ce renfort est

bienvenu et permet à Nehring de pouvoir compter, à quelques kilomètres sur sa gauche, sur un nouveau KG de 8000 hommes.

La retraite se poursuit, profil bas. Le jour, tous les véhicules sont camouflés, les hommes se reposent. A la nuit, vers 17h, le chaudron se remet en route, jusqu'à six heures du matin. La neige réverbère le clair de lune, si bien que les phares peuvent demeurer éteints. De façon étonnante, le moral reste élevé, alors que les hommes sont coupés de tout : la peur du Russe demeure un agrégatif puissant. Une brève conversation radio avec une unité de la Luftwaffe captée par hasard ne donne aucune information précise sur la situation générale. Mais les aviateurs rapportent le fait à Guderian, qui fait ordonner au Pz.K. *Grossdeutschland* d'attendre vers Lodz pour recueillir le groupe Nehring.

Outre les qualités de la troupe et du commandement, la chance du chaudron mobile est de s'être calé, comme sur des rails, sur la limite séparant deux Fronts soviétiques en marche rapide vers l'ouest. Encagé à droite par les échelons arrière de la 8^e Garde, des 69^e et 33^e armées du 1^{er} Front de Biélorussie, à gauche par ceux de la 6^e armée, de la 3^e Garde et de la 13^e du 1^{er} Front d'Ukraine, le XXIV^e Panzerkorps va marcher parallèlement aux Soviétiques pendant 250 km. Souvent, le flot des colonnes russes défile à moins d'un kilomètre des Allemands ! Ni Joukov ni Koniev n'ont de temps à perdre en actions d'arrière-garde. L'on sait par ailleurs que la zone de contact entre deux groupes d'armées est souvent un « *no man's land* », où l'on a du mal à savoir qui exerce

Le « chaudron »

« L'on ne saura jamais combien il y avait de monde dans la poche. Certaines estimations montent à plus de 100 000 hommes. Les half-tracks de mon bataillon transportaient à eux seuls huit à dix commandants de division ».

Colonel Liebich.

Le XXIV^e Panzerkorps s'échappe

« Je ne sais pas si un de ces généraux [Guderian et Nehring] vit encore aujourd'hui. Si c'est le cas, ils peuvent remercier leur Créateur d'avoir pu sauver leur peau dans cette affaire. Mais ça n'a pas dépendu de leur habileté : nous avons simplement autre chose à faire qu'à donner la chasse dans les bois à des groupes d'isolés ».

Général Babadjanian, colonel commandant le 11^e corps blindé de la Garde, in *Dorogi Pobedy*, trad.all. *Hauptstosskraft*.

le commandement. Koniev détache bien un Corps mécanisé et quelques divisions d'infanterie pour mener la chasse ; ces unités monteront des embuscades mais leur action consistera surtout à tenir les fuyards hors des grands axes.

Le 19 janvier, les Russes attendent le débouché du chaudron mobile vers Paradys, passage obligé pour aller à la Pilica. Nehring n'a d'autre choix que de combattre. On se bat comme des chiens jusqu'à midi. La route de la Pilica est ouverte, encore une fois au prix de centaines de pertes. Mais il faut vite déchanter : le pont de Sulejow est solidement tenu par l'ennemi.

Exaltés à l'idée de passer la rivière, les hommes de Nehring bousculent une unité soviétique placée sur leur passage et arrivent à la nuit (19-20 janvier) au bord de l'eau. Aussitôt, les pionniers entreprennent de jeter un pont de fortune sur les 50 mètres de largeur de la Pilica, tandis qu'un parti s'en va à la recherche d'un pont auxiliaire dont Nehring dit se souvenir. Ils le trouvent au matin, intact et non gardé ! Mais l'ouvrage de bois ne supporte pas plus de 2 tonnes. Les pionniers, travaillant dans l'eau glacée, le renforcent avec des troncs d'arbre jusqu'à 12 tonnes. Plusieurs chars sont sacrifiés pour servir au soutènement. Les véhicules passent lentement, un à un ; les *Mark IV* le franchissent en dernier, alors qu'il s'effondre déjà à moitié. Les Panthers traversent directement la rivière, profonde de 3 mètres.

De l'autre côté, on entend des bruits de moteurs : une reconnaissance de la Luftwaffe ! A la hâte, on confectionne une croix gammée géante avec des bottes de paille auxquelles on met le feu. Une heure après, par l'intermédiaire du réseau de la Luftwaffe, Nehring parle avec l'OKH. Il apprend que le corps *Grossdeutschland* l'attend du côté de Lodz. En route ! Un JU-52 largue des bidons d'essence : de quoi tenir 50 km de plus. On avance jusqu'à Dlutow : pas trace du *Grossdeutschland*, pourtant aperçu deux jours plus tôt par des paysans polonais. A-t-il été repoussé par les Russes ? Mais alors, Lodz, à 20 km au nord, doit être bourrée de troupes rouges. A gauche, même chose à Pietrikau, à droite, idem à Pabianice. Impossible de s'avancer à découvert dans la plaine, d'autant que le temps redevenu clair amène une nuée d'avions à l'étoile rouge.

Mais Nehring a la baraka. Le 21 à l'aube, un brouillard à couper au couteau occupe la plaine et se maintiendra deux jours durant. Pour éviter Lodz, Nehring coupe à travers un grand bois, en direction de Plask. L'immense colonne se met en route. Le brouillard étouffe les bruits de moteurs, on n'y voit pas à 30 mètres, les hommes gardent le silence, interdiction de fumer. A Dlutow, des panneaux routiers marqués de l'insigne de la *GD* rendent un peu d'espoir. Un bataillon russe entre à ce moment précis par la route opposée dans le village. Il est chassé après de violents

combats de rues en aveugle, qui font de lourdes pertes des deux côtés.

Enfin, le 22 janvier, au sud de Lask, Nehring prend contact avec des éclaireurs



Archives photo P. Tiquet

Le 19 janvier, les Allemands se lancent à l'assaut d'une colonne soviétique pour dégager le passage sur la Pilica. Le choc est brutal. Les Panther et les Panzer IV tirent les T-34 qui sont en train de laminer les fantassins allemands.



DR

de la GD, qui attend derrière la Warthe, autour de Sieradz, et s'est donné une petite tête de pont devant l'ouvrage de Chojne. Mais il reste à franchir une autre rivière, la Grabia. Pendant que Nehring cherche comment éviter les renforts russes qui ne manqueront pas d'arriver de Lodz, des avions sanitaires atterrissent et emmènent une centaine de blessés. Au soir, le KG blindé annonce qu'il a détruit deux SU-122 qui tenaient le pont sur la Grabia. C'est la ruée. Faute d'essence, il faut abandonner des centaines de véhicules. Les dix derniers kilomètres sont parcourus au pas de chasseur. A 500 mètres devant le pont, des éléments de la division Brandenburg attendent les miraculés. Ils défendront l'endroit durant trois jours, attendant l'arrivée de l'arrière-garde du « chaudron mobile ».

Si la tête du chaudron s'en tire, l'arrière de la colonne, plus lent, vit un martyr. Le 23 janvier, par exemple,

La progression sur terrain découvert en pleine journée est dangereuse car le ciel grouille d'avions soviétiques. Le 20 janvier, Nehring a un nouveau coup de chance avec la levée d'un épais brouillard qui interdit toute sortie aérienne,

la 291^e I.D perd ses communications avec le corps. Munitions et carburant sont quasiment épuisés, on fait sauter les derniers *Sturmgeschütze*. Il faut abandonner 500 blessés avec le médecin-chef de la division. Suite à une attaque de T-34, le régiment d'artillerie puis le régiment de grenadiers 504, le train enfin, disparaissent corps et biens, à l'exception d'un lieutenant et de six hommes qui parviendront sur l'Oder. Par chance, le temps est redevenu exécrable, empêchant l'activité aérienne des Soviétiques. L'anabase durera encore quatre jours, jusqu'à Glogau, sur l'Oder.

La retraite du chaudron mobile aura duré 14 jours sur 450 km. On n'a aucune idée des pertes totales, pas plus que du nombre des hommes qui ont réellement, à un moment ou à un autre, appartenu au chaudron. Werner Conze, l'historien de la 291^e I.D, donne 1500 rescapés sur 10 000 hommes (W. Conze, *Die Geschichte der 291. Infanterie-Division 1940 bis 1945*). Si l'on applique le même ratio aux 100 000 hommes qui auraient suivi Nehring, on arrive à 10 ou 20 000 survivants. L'estimation vaut ce qu'elle vaut. La réputation de Nehring sort grandie de cette affaire qu'il faut cependant ramener à sa juste proportion : le XXIV^e Pz.K. a subi une énorme défaite et a été réduit, comme les unités soviétiques en 1941, à se cacher dans les bois pour sauver au moins une partie de ses personnels. C'est un exploit humain, pas un fait d'armes. ■

L'infanterie soviétique monte à l'assaut appuyé par des tirs de mortiers. Les retardataires du Korps vivent un cauchemar. A partir du 19 janvier, la progression russe est irrésistible. C'est un torrent rouge qui se déverse sur l'Allemagne.



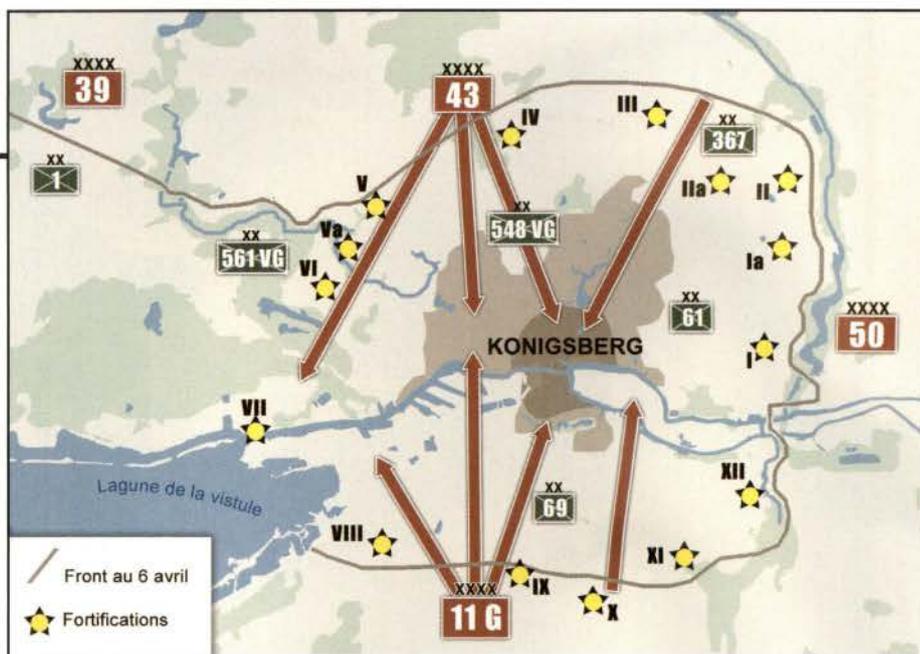
DR

La prise de Königsberg (6-9 avril 1945)

considérés comme combattants. A cela s'ajoutent un millier de canons de tous calibres, une quarantaine de *StuG* et de chasseurs de chars, et 13 Tigre II.

Königsberg s'abrite derrière quatre enceintes, dont chacune est de médiocre valeur. La première, improvisée en janvier 1945, couvre le centre-ville. Elle consiste en une suite d'immeubles aux ouvertures murées, communiquant par les caves, avec postes de tirs aménagés. La deuxième enceinte, la plus ancienne, s'appuie sur une vingtaine de portes et de bastions. La troisième ligne est un chapelet de 53 km de périmètre sur lequel s'égrènent 12 forts qui forment la ligne de résistance principale. Ces ouvrages, protégés par d'énormes fossés, se couvrent mutuellement et abritent une artillerie orientable, de la PaK, des MG. Enfin, deux à cinq kilomètres en avant de la ligne des forts, une position a été aménagée durant l'automne 1944 (fossés antichars, mines, bunkers bétonnés, tranchées, barbelés, etc.). Tous les axes menant au centre sont barrés par des obstacles antichars et des milliers de mines, d'épaisses barricades de pavés avec armature ferrée.

Paradoxalement, une des meilleures défenses de Königsberg lui a été fournie par la R.A.F. En deux raids (août 1944), plusieurs centaines de Halifax ont détruit



près de la moitié des immeubles. Ces ruines offrent aux défenseurs les meilleurs couverts et un réel abri contre les obus et les bombes. En revanche, l'appareil industriel n'a pas souffert. Usines, chantiers navals et ateliers tournent à plein régime ; ils fabriquent des munitions pour l'infanterie, la marine, l'artillerie et les chars, les détonateurs étant parachutés par la Luftwaffe. On livre 7000 à 8000 mines artisanales en bois par jour et 100000 mines antichars seront fabriquées en trois mois !

Le général Otto Lasch commande la forteresse. Son moral n'est pas des meilleurs. Il est en conflit avec ses supérieurs qui lui enlèvent au profit du Samland — la région qui défend le port de Pillau — 70 tubes de FlaK lourde et ses deux meilleures divisions, la 5^e Panzer et la 1^{re} I.D.

Bagramian choisit une attaque en pince venant à la fois du nord-ouest (43^e armée, général Beloborodov, et une partie de la 50^e armée) et du sud (11^e armée de la



Janvier 1945, Prusse-Orientale. Ces défenseurs allemands attendent (redoutent) l'orage soviétique qui se prépare. Face aux hordes de T-34, ils sont armés de Panzerfaust, armes antichars redoutables mais ici insuffisantes.



De jeunes garçons des *Hitlerjugend* creusent des fossés antichars. Durant l'automne 1944, des fossés ont été creusés en avant de la ligne de forts. Toute la population a été mise à contribution pour protéger la « perle » de la Baltique, comme les Russes l'avaient fait devant Leningrad ou Moscou en 1941.

Pour mener son assaut sur Königsberg, Bagramian ne dispose pas d'une force blindée impressionnante. Mais après tout, il s'agit surtout pour les Soviétiques de pilonner la ville. Pour cela, il dispose de plus de 5 000 pièces d'artillerie.

Garde, général Galitzky). Les deux forces se rejoindront au nord du fleuve Pregel, en lisière du centre-ville. Péniblement, en incorporant des convalescents et quelques personnels des services, les effectifs des divisions sont portés à 3 000-3 600 hommes, véritable étiage de la guerre. Au total, 137 000 assaillants affronteront les 52 000 défenseurs.

Bagramian n'a que peu de chars. En revanche, il peut compter sur une nombreuse artillerie (5 000 pièces) dont des canons super lourds de 305 mm, préposés à la destruction des forts. Mais l'aspect le plus original de l'assaut sur Königsberg est l'extraordinaire concentration aérienne mise à disposition par Vassilevski. Pas moins de trois armées — 1^{re} (général Krioukine), 3^e (général Papivine) et 18^e (bombardement à long rayon d'action, maréchal Golovanov) — plus le groupement de la flotte baltique (KBF, général Samochine) et deux corps de chasseurs-bombardiers tirés des réserves de la STAVKA. Soit 2 444 appareils : 1 124 bombardiers, 830 chasseurs, 470 *Sturmoviks* et 20 torpilleurs.

Le 6 avril : l'attaque

La pluie cesse au soir du 5 avril. Aussitôt, une centaine de bimoteurs prennent l'air et s'en prennent aux axes de pénétration prévus pour les deux armées assaillantes. Le 6, l'enfer se déchaîne. Toute la gamme des tubes entre dans la danse : 76, 107, 122, 152, 203, 210, 280, 305 mm, mortiers de 82, 120 mm et 160 mm, tubes de DCA de 37, 76 et 85 mm, canons automoteurs de 76, 85, 122, 152, *katiouchas* de 82, 132 et 300 mm. Le concassage dure deux heures. A 7 km du centre,



Bagramian sent la terre trembler sous ses pieds. Vitres, canalisations, tympans, tout explose. Dans la ville, soldats et civils terrorisés se sont réfugiés dans les caves à moitié inondées et sans lumière, les immeubles s'effondrent par centaines sur les chevaux et les véhicules abandonnés dans les rues. La totalité du réseau téléphonique est détruit, les unités allemandes en seront réduites à communiquer par estafettes. Les tranchées sont éventrées, les trous d'hommes nivelés, des sections entières enterrées, les dépôts de munitions sautent de toutes parts. Dix minutes avant la fin, les canons soviétiques lâchent des bordées d'obus fumigènes qui, mêlés à la poussière soulevée par les innombrables explosions, plongent la ville dans un crépuscule étouffant.

A 11 heures, 104 groupes d'assaut issus de trois armées et de huit corps se ruent en avant, protégés par le brouillard artificiel. Au sud, les trois corps de Galitzky attaquent sur un front de 8 km entre le fort VIII et le fort X. Au centre, le 16^e corps du général Guriev réussit une percée de 3 km jusqu'au faubourg

L'un des forts de Königsberg, peut-être appartenant à la troisième ceinture fortifiée. C'est la ligne de résistance principale.



de Ponarth, dont il s'empare. Guriev, qui commandait la 39^e division de la Garde à Stalingrad, voit avec satisfaction la progression de ses hommes se faire comme à l'exercice. Les premières tranchées, ravagées par l'artillerie, sont enlevées en quelques minutes. Une ceinture de MG sous béton est aveuglée par les tirs directs des tubes des canons antichars de 45 mm puis réduite à la grenade et à la bouteille incendiaire. Les immeubles à quatre étages bordant la route de Ponarth sont attaqués dans les règles de l'art. Les feux de mitrailleuses se concentrent sur les étages supérieurs pour contraindre les soldats de la 69^e I.D à se mettre à couvert, ce qui permet aux groupes

d'assaut de pénétrer dans les caves du premier bâtiment. Pendant que le groupe n°1 se poste au rez-de-chaussée, le groupe n°2 dynamite le mur mitoyen et pénètre à son tour dans les caves pour se placer lui aussi au bas de l'escalier. Puis, au signal donné par le chef de bataillon, les tubes d'artillerie, mis à la hausse maximum, font feu sur toutes les ouvertures supérieures. Chaque obus de 203 mm chenillé enlève la moitié d'un étage. Affolés, les défenseurs refluent vers le bas, où ils sont abattus ou faits prisonniers par les groupes d'assaut en embuscade. Au soir, Galitzky

La deuxième ceinture de défense de la ville est constituée d'anciens bastions et portes. Les Allemands s'attendent à une attaque frontale traditionnelle précédée d'un barrage d'artillerie. Effectivement. Mais la grande force de l'Armée rouge viendra de sa flotte aérienne qui va écraser la ville sous les bombes.



Archives photo P. Tiquet

Face à l'avancée de l'Armée rouge, les habitants de Prusse-Orientale emportent tout ce qu'ils peuvent et tentent de fuir. Le 25 mars, Hitler consent à laisser partir les civils mais seulement après les Panzer et les unités de la Wehrmacht. Peu sortent vivants de cet enfer.



Archives photo P. Tiquet

fait savoir à Bagramian qu'il a pris 20 points fortifiés et 45 blocs d'habitation.

Au nord-ouest, sur un front de 8 km, les trois Corps de la 43^e armée et deux de la 50^e armée avancent de 2500 m, plus difficilement. Toute la nuit, des centaines de haut-parleurs exhortent les soldats à la reddition puis diffusent ironiquement des marches militaires allemandes.

Le 7 avril

A l'aube, les 5000 canons, réinstallés durant la nuit, ouvrent un feu concentré devant les axes d'attaque de la 43^e armée et de la 11^e armée de la Garde. Le maréchal Novikov lance 516 bombardiers moyens Iliouchine Il-4 à long rayon d'action, accompagnés par 125 chasseurs Yaks 9 et La-5 et 300 *Sturmoviks*. 550 tonnes de bombes ruinent plusieurs points fortifiés et des dizaines d'immeubles placés sur les axes principaux. Sous l'effet de la chaleur dégagée par les incendies, des milliers de tonnes de poussière forment des colonnes ascendantes. Dans les caves privées d'oxygène, on meurt asphyxié par paquets de cent.

Sous cet infernal carrousel, les troupes au sol progressent. Difficilement au nord, où l'on gagne entre 500 et 1500 m selon les secteurs, de façon plus notable au

sud, où la 11^e armée de la Garde parvient, sur toute la longueur de son front, à avancer de 2 à 2,5 km. Au centre, le 16^e corps du général Guriev entre à Haberberg, la partie du centre-ville qui se trouve au sud du fleuve. L'habitat est dense, la population civile nombreuse. Immeuble après immeuble, avec une vitesse étonnante dans ce type de combat, les Gardes parviennent à avancer de 500 mètres. Tout point dur est traité par un déluge d'obus et/ou de roquettes lâchées par les *Sturmoviks* qui semblent ne jamais quitter le ciel. Au soir, en dehors du quartier de Haberberg, les Allemands ont lâché tous leurs points d'appui et se sont réfugiés sur la rive nord de la Pregel, après avoir fait sauter tous les ponts.

Durant la nuit, pour briser le moral des défenseurs, Novikov fait lancer 569 tonnes de bombes, dont un certain nombre au phosphore. Le ciel se fait blanc durant quelques minutes, cent incendies s'allument. Femmes, enfants, vieillards, et déserteurs s'enfuient au hasard des rues, où les rattrapent les deuxième et troisième vagues de bombardiers. Dans les rues, les *Landsers* affolés se replient en trébuchant sur des centaines de cadavres carbonisés.



Le 7 avril, 125 chasseurs Yak-9 et La-5 pilonnent les immeubles de Königsberg. Les Soviétiques se sont donnés les moyens de réduire à néant ce qu'ils considèrent comme la capitale du « militarisme allemand ».

Après un intense barrage d'artillerie, les Soviétiques se lancent à l'assaut de Königsberg. Investissant la ville, les Russes pilonnent à la pièce d'artillerie chaque immeuble qui tient encore debout.



Archives photo P. Tiquet

Le 8 avril

A 8 heures, l'aviation puis l'artillerie renouvellent le déluge d'explosifs puis les trois

Armées repartent à l'assaut. A l'ouest, le fort n°VI est isolé : la 43^e armée à la voie libre vers l'embouchure de la Pregel. La tâche importante de la journée est dévolue à la 11^e armée de la Garde : il lui faut franchir la Pregel. Au-dessus d'elle, plusieurs centaines de missions, parmi les 6 000 exécutées ce jour-là, dressent un cordon de fer empêchant la moindre unité allemande d'entrer ou de sortir du secteur des quais. A gauche, la 16^e division de la Garde protège par un feu d'enfer l'approche de ses groupes d'assaut. Sans transition, aux obus explosifs succèdent les éclatements d'obus fumigènes sur une largeur d'un kilomètre, pour tenir l'ennemi dans l'ignorance du point exact de franchissement. A 11h30, les sapeurs mettent les pneumatiques à l'eau, une minute suffit pour traverser les 80m du fleuve ; près du chantier naval, les véhicules amphibies (les « DUKW » six-roues de la *General Motors*) se relaient en noria ; ailleurs,

les sections traversent à l'aide de vessies gonflables individuelles. Les tirs allemands, gênés par la fumée, sont imprécis. La rive nord est surélevée d'une promenade en brique de 5 mètres. Echelles et grappins sont lancés. Les fumigènes se dissipent, les puissants canons des automoteurs JSU-122 font aussitôt feu à tir tendu sur les toits et étages supérieurs, forçant l'ennemi à descendre. Dans le même mouvement, usines, chantiers ou immeubles au bord de l'eau sont pris d'assaut, une tête de pont se constitue en hérissos, constamment engagée par les tirs de mortiers de 120 mm qui interdisent toute contre-attaque. Toute résistance provoque l'appel immédiat à l'aviation, qui tient sans arrêt cent appareils en l'air. Utilisant toutes sortes de matériaux, les sapeurs lancent des passerelles pour l'infanterie.

On dynamite les quais pour faciliter embarquements et débarquements. Un pont de 2 tonnes suivra dans l'heure, puis un pont de 60 tonnes dans la nuit. En 45 minutes, le 40^e régiment de la 16^e division de la Garde au complet a traversé la Pregel !

Emportée par son élan, la division parcourt les 500 m qui la séparent de la voie ferrée qui file vers Pillau. Les points d'appui allemands tombent les uns après les autres, les compagnies laminées de la 561^e division de Volksgrenadiers fuient vers l'ouest, loin de la ville. Les premiers drapeaux blancs apparaissent. La traversée de la rivière a entamé le moral des défenseurs.

A 14h30, Bagramian apprend la nouvelle : la 16^e division de la Garde (11^e armée de la Garde) a fait sa jonction avec la 24^e division (43^e armée) : les défenseurs de Königsberg sont encerclés. Dans l'après-midi, la résistance s'effondre dans tout le quart nord-ouest de la ville. La ligne de front suit maintenant les deux tiers de la dernière ceinture de défense, celle du centre-ville historique. C'est là que les plus durs combats sont à craindre, d'autant plus que sur cet espace étroit, les

Le vestibule de l'enfer

« Le tunnel, c'est cette caverne bizarre qui s'est formée sous la voûte de près de 2 000 mètres d'épaisseur, voûte faite des fumées rougeoyantes que le vent rabat à l'ouest de Königsberg. Il y règne une chaleur de four, une odeur de brûlé et de mort. Un avion ne s'engage pas là-dessous sans que son pilote imagine le vestibule de l'enfer. Les Soviétiques doivent posséder d'inépuisables forces en réserve. Le ciel est une volière. Des avions de tous les types y tissent des trajectoires entrecroisées, en essaims dont le nombre et la densité dépassent toute imagination ».

Roger Sauvage, *Un du Normandie-Niemen*, in Jean Lopez, *Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge*, Economica, 2009.



Avril 1945, les officiers de la Wehrmacht qui n'ont pas été tués dans ce brasier partent pour de longues années de captivité. Plus de la moitié des défenseurs ont perdu la vie dans ce siège, terrible et sanglant.

A l'aube, *Sturmoviks*, *Pe-2*, *Tu-2*, *Yer-2*, déversent encore une fois leurs cargaisons de bombes sur les ruines accumulées à certains endroits en collines de 20 mètres de haut. A 9h, une ultime préparation d'artillerie sonne l'hallali. La 11^e armée de la Garde, les 43^e et 50^e armées lancent des assauts concentriques. Dans l'après-midi, la résistance des forces allemandes se défait en une série de combats isolés. La Pregel est franchie partout, le vieux château, résidence des princes-électeurs, lieu du premier couronnement d'un roi de Prusse, est pris. En fin d'après-midi, les derniers défenseurs sont acculés dans six poches minuscules, se réduisant à un bastion ou à quelques rues ; plusieurs officiers se suicident. Le général Lasch se résout à faire ce que Paulus n'avait pas osé à Stalingrad : capituler, malgré la tentative désespérée de quelques nazis de le démettre et de continuer le combat. Le feu cesse à 1 heure du matin, le 10 avril 1945. Environ 30 000 hommes partent en longues colonnes vers l'est.

bombardiers ne pourront plus intervenir en masse. Aussi Vassilevski adresse-t-il une offre de reddition aux défenseurs. Le général Lasch ne répond pas à l'offre mais il sent la bataille lui échapper. Il décide alors de tenter une sortie désespérée vers l'ouest pour rejoindre le Samland.

Le 9 avril

Durant la nuit, hâtivement, Lasch rassemble des débris d'unités. Les derniers *StuG* et une dizaine de tubes FlaK 20mm quadruple sur automoteur sont de la partie. Un appel intempestif des autorités nazies et le bouche-à-oreille ont rassemblé derrière les soldats plusieurs dizaines de milliers de civils morts de fatigue mais terrorisés à l'idée de tomber aux mains des Soviétiques. Alertée par le bruit, l'artillerie de Bagramian arrose les abords ouest de la ville. Des centaines de civils sont tués. Enfin, à 2h, les bataillons de tête s'ébranlent. Un feu terrible s'abat de toutes parts : les Russes ont anticipé la sortie. A 5h, c'est fini. Tout le monde a fait demi-tour. Seule une centaine d'hommes a réussi à percer à la faveur de la confusion.

La ville est réduite en cendres par l'artillerie et l'aviation soviétiques. La poussière dégagée par les bombardements tue jusqu'au fond des caves où les habitants ont trouvé refuge.



Archives photo F. Tiquet



Joukov contre Koniev

Une rivalité meurtrière

Par **Jean LOPEZ**

En avril 1945, l'assaut contre Berlin est l'occasion pour Staline d'aiguiser la rivalité entre les deux maréchaux soviétiques et de préparer la mise à l'écart du plus prestigieux, Joukov.

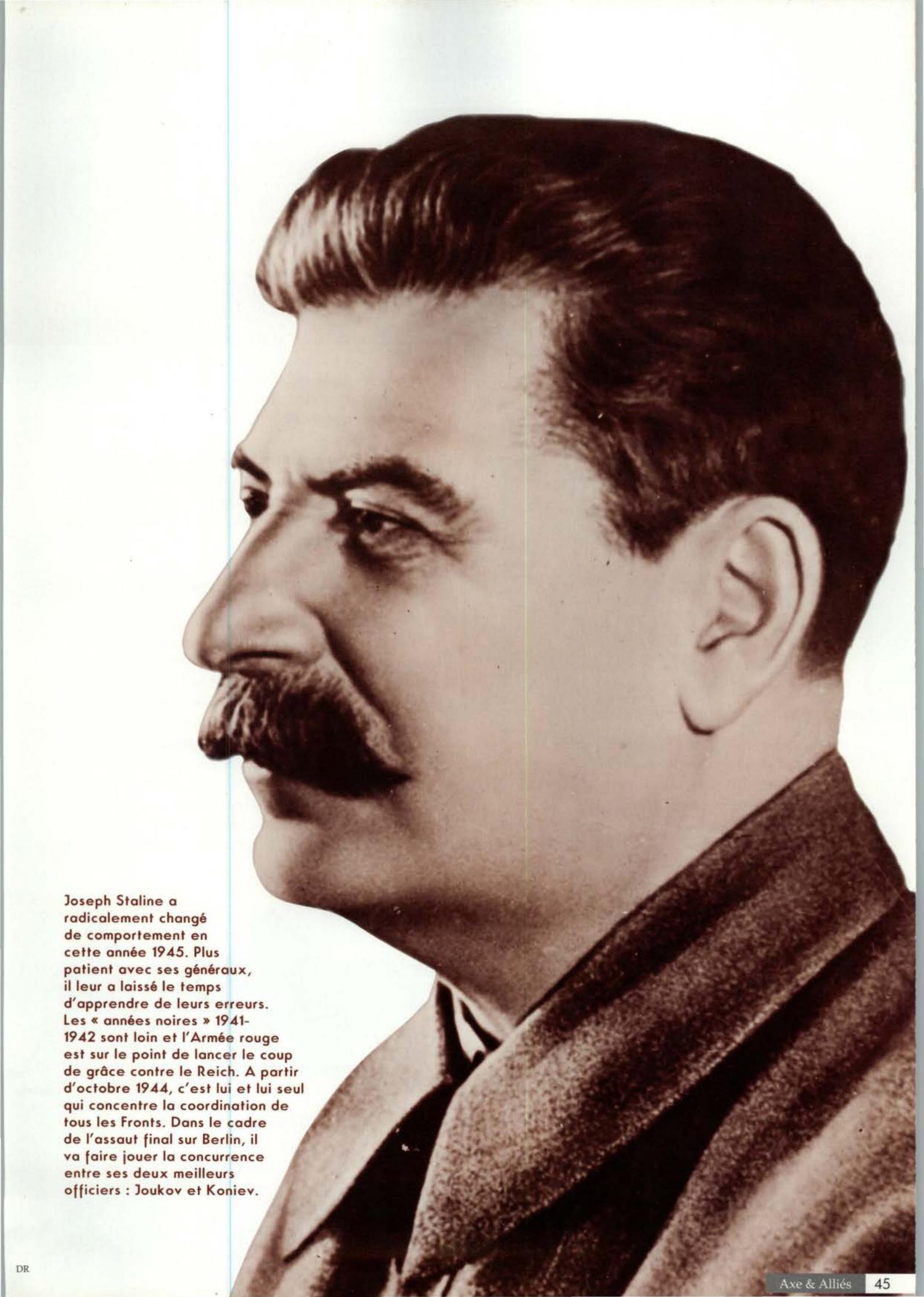
Les rapports entre Joukov, commandant le 1^{er} Front de Biélorussie, et Koniev, patron du 1^{er} Front d'Ukraine, prennent un tour venimeux lors d'une réunion tenue au Kremlin, le 1^{er} avril 1945, dans le bureau du chef suprême. Staline décide de brusquer l'offensive finale vers Berlin, « aussitôt qu'apparurent les premiers symptômes que les Alliés avaient des desseins sur la ville », ainsi que l'explique Chtemenko, le chef de la direction des opérations à l'état-major général.

La réunion dure cinq heures. Staline a sa tête des mauvais jours. Il commence par une question provocante : « Alors, maintenant, qui va prendre Berlin, nous ou les Alliés ? » Koniev répond le premier : « Nous prendrons Berlin et avant les Alliés ! »

Puis, ajoute Koniev dans ses mémoires, Joukov déclare qu'il est aussi prêt. Mais, dans ses propres souvenirs, le commandant du 1^{er} Front de Biélorussie ne rapporte ni la question de Staline ni la réponse de Koniev. Il préfère insister sur le flou opérationnel qui

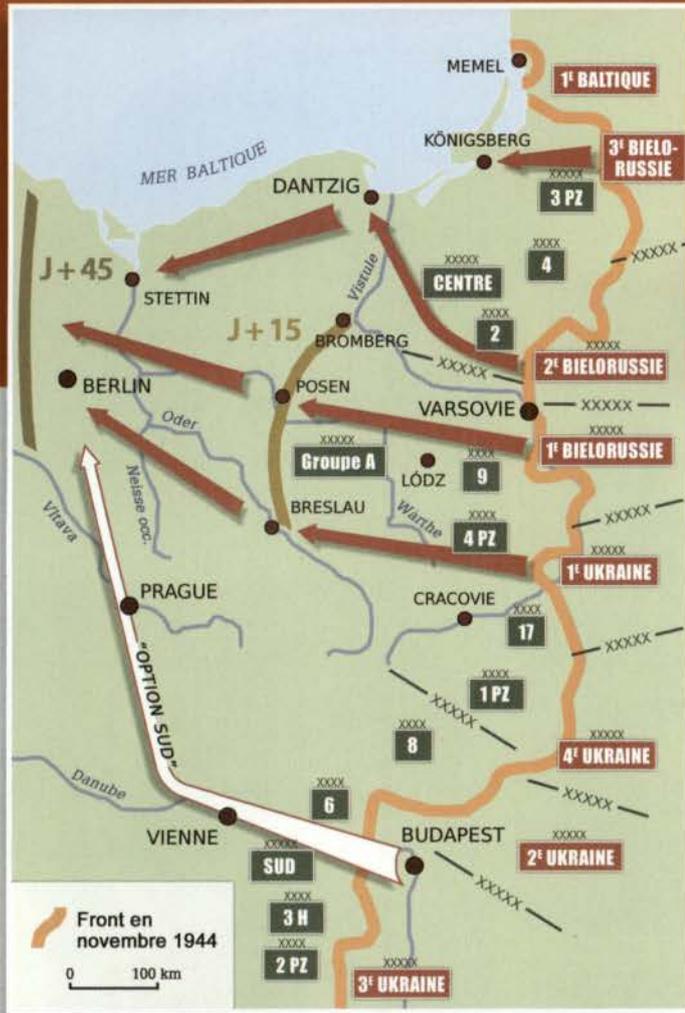
entoure l'offensive vers Berlin. Depuis le 4 février, en effet, l'état-major général de l'Armée rouge se trouve dans une situation embrouillée. A cette date, Staline a pris deux décisions contradictoires, qui gênent la planification de Chtemenko.

La première est de laisser au seul 1^{er} Front de Biélorussie le soin de prendre Berlin. Joukov recommande même par écrit, le 26 janvier, de fixer la limite que Koniev ne doit pas dépasser sur une ligne Gründberg-Guben-Lübben (le long de l'autoroute



Joseph Staline a radicalement changé de comportement en cette année 1945. Plus patient avec ses généraux, il leur a laissé le temps d'apprendre de leurs erreurs. Les « années noires » 1941-1942 sont loin et l'Armée rouge est sur le point de lancer le coup de grâce contre le Reich. A partir d'octobre 1944, c'est lui et lui seul qui concentre la coordination de tous les Fronts. Dans le cadre de l'assaut final sur Berlin, il va faire jouer la concurrence entre ses deux meilleurs officiers : Joukov et Koniev.

Les plans de la Stavka (novembre 1944)



D'après Davy Lopez/Economica

Les plans de la Stavka prévoient quatre grands objectifs à prendre par l'Armée rouge : les zones économiques vitales de Haute-Silésie et Pologne centrale et les champs pétrolifères de Hongrie et d'Autriche ; la zone stratégique de la Baltique ; prendre deux des trois capitales d'Europe centrale et orientale sous influence allemande (Varsovie et Budapest) ; prendre au Reich ce qui lui reste de profondeur stratégique. Koniev et Joukov sont côte-à-côte dans la course arbitrée par Staline.

Mais, lors de la réunion du 1^{er} avril, Staline laisse la situation en l'état et déclare un peu plus tard à Chtemenko : « *Que le premier des deux qui perce prenne Berlin.* »

Staline jette donc littéralement les deux hommes à la gorge l'un de l'autre, créant volontairement une situation de confusion et d'urgence, et porte ainsi la responsabilité des pertes inutiles des dernières semaines de combat.

Koniev réalise le meilleur départ

Dès la première phase de la bataille pour la capitale d'Hitler, l'effet de la rivalité entre Joukov et Koniev se fait sentir. Les plans élaborés par les deux hommes en portent la marque. Joukov choisit d'attaquer tout droit, le long de la route n°1, à travers la zone marécageuse de l'Oder et sous le feu des forces allemandes puissamment retranchées sur les hauteurs de Seelow. Il choisit l'option la plus risquée parce qu'elle est potentiellement celle qui le mène le plus vite à Berlin et qui priverait, par conséquent, Koniev d'une participation à la bataille. Ce choix coûtera 10 000 tués supplémentaires au 1^{er} Front de Biélorussie. Quant à

Berlin-Breslau), soit 60 km au sud de la capitale. Mais, par une seconde décision, Staline accepte de voir le 1^{er} Front d'Ukraine coopérer à la prise de Berlin. Chtemenko commente : « *C'était une évidente absurdité. D'une part, la décision du maréchal Koniev d'attaquer Berlin avait été confirmée, pendant que d'autre part, on traçait une ligne de démarcation qui l'en empêchait. Tout ce sur quoi nous pouvions compter, c'était (...) que nous serions capables de remédier à ce quiproquo avec le temps.* »

Pourquoi se battent les soldats de l'Armée rouge ? Pour Staline, il s'agit uniquement de libérer les territoires russes de l'occupant. Il est clair que ce but de guerre limité ne dure pas, surtout après mars 1944 et le franchissement de la frontière roumaine par la 1^{re} armée blindée.



En mars 1945, le général Joukov lance un véritable coup de massue sur Stettin et encercle Kolberg, ville chère à Goebbels et qui avait résisté aux troupes napoléoniennes en 1807. Fin mars, Joukov tient l'Oder et se prépare à lancer l'assaut sur Berlin.



DR

Koniev, qui attaque à 100 km au sud, il met le centre de gravité de son effort à droite pour être en mesure, si Joukov est à la peine, de jeter ses forces d'aile sur la ville.

Or, le 16 et le 17 avril 1945, la résistance allemande sur les hauteurs de Seelow retarde Joukov de 48 heures, alors que Koniev réalise une percée spectaculaire. Le 17 au soir, Staline ordonne à ce dernier : « *Faites tourner vos armées de chars vers Berlin.* » La compétition entre les deux maréchaux soviétiques devient dès lors un des traits dominants de la bataille.

Au matin du 23 avril, après une semaine de terribles combats, les troupes de Tchouikov (8^e armée de la Garde, 1^{er} Front de Biélorussie) entrent en contact

Le général Ivan Koniev et son 1^{er} Front d'Ukraine subissent de plein-fouet la contre-attaque allemande de Lauban en mars alors que Joukov tient l'Oder. A Lauban, Koniev comprend que la Wehrmacht n'est pas encore morte.

avec celles de Rybalko (3^e armée de tanks de la Garde, 1^{er} Front d'Ukraine) dans la proche banlieue sud-est : l'encerclement de Berlin à l'est et au sud est donc scellé. Tchouikov transmet l'information à Joukov sans commentaires. En soirée, celui-ci le rappelle :

« *J'avais à peine décroché que j'entendis cette question : — De quelle source tenez-vous que les troupes du maréchal Koniev sont arrivées à Berlin par le sud ?* »



DR

Joukov et Koniev entrent en contact en 1941, dans les pires conditions. Koniev commande alors la 19^e armée qui ne parvient pas à empêcher la chute de Vitebsk. Placé à la tête du Front Ouest, en octobre, il voit cinq de ses six armées totalement détruites lors de l'encerclement géant de Viazma-Briansk, la plus grande défaite soviétique de la guerre. Joukov, son supérieur, le remplace et le blâme pour de « *sérieuses erreurs de calcul* ». Il semble que Staline ait alors voulu faire fusiller Koniev et que Joukov ait suggéré de lui laisser plutôt reprendre l'homme en mains en en faisant son adjoint, mais cela n'est pas clairement établi.

En décembre, Koniev, commandant du Front de Kalinine, se comporte brillamment lors de la contre-offensive devant Moscou. Joukov l'en félicite, mais le rapprochement entre les deux hommes n'a pas lieu. Sans doute se ressemblent-ils trop, ces deux forces de la nature, également emportés, bourrés d'énergie, impitoyables et ne reculant devant aucune sacrifice pour parvenir au résultat. Koniev jalouse Joukov, qu'il pense inférieur à lui du point de vue opérationnel. Il se juge aussi meilleur communiste, lui qui fut d'abord commissaire politique avant d'entrer à l'académie Frounzé. Staline renifle tout de suite l'opposition des deux hommes et envenime leurs rapports à toute occasion. A Joukov, il confère des honneurs que s'il ne peut faire autrement ; à Koniev, il accorde de l'avancement sans raison particulière de le faire. L'historien Boris Nicolaevski résume ainsi le jeu de Staline : « *Il maintenait la balance égale entre « l'indispensable organisateur de la victoire » et son encore plus indispensable contrepoids politique* ».

(Boris Nicolaevski, *Power and the soviet Elite*, cité par Chaney, Zhukov, p.307).



A l'Ouest, la Wehrmacht s'effondre. La pression américaine est trop forte. En fait, les Alliés ont trois mois d'avance sur les estimations du général Ghelen, chef du renseignement.

DR

— Des unités de la gauche du 28^e Corps ont pris contact à 6 h avec la 3^e Armée de tanks de Rybalko près de l'aérodrome de Schönefeld.

— Qui les a vus ? Qui vous l'a dit ?

— Le commandant du Corps, le général Ryzhov.

Après un silence, Joukov demanda que j'envoie une équipe d'officiers fiables en plusieurs points au sud de la ville et au sud du Ring, afin de savoir précisément quelles unités du 1^{er} Front d'Ukraine sont arrivées à Berlin par le sud, quand elles ont atteint le Ring et quelles sont leurs missions.

Pourquoi le commandant du Front voulait-il connaître ces détails ? Qu'était-ce, de la méfiance ? A l'évidence,

oui. Je fus néanmoins obligé d'envoyer trois officiers exécuter les ordres reçus » (Tchouikov, *The Fall of Berlin*).

Cette étonnante conversation jette une lumière crue sur la dissimulation dont Staline fait preuve. Il n'informe à aucun moment Joukov sur la progression de Koniev, alors que c'est son rôle puisqu'il s'est institué lui-même coordinateur de l'opération. Depuis deux jours, les troupes de Rybalko et celles de Tchouikov étaient à portée de canon l'une de l'autre, sans le savoir ! La rage de Joukov ne connaît plus de bornes. La course au Reichstag commence. Staline peut encore l'arrêter. Mais, dans la nuit, il fait connaî-

En Prusse-Orientale, les Soviétiques font vivre un cauchemar aux Allemands. La 4. Armee vit un « Stalingrad prussien ». Les demandes d'évacuation sont immédiatement refusées par Hitler.



©Life

En avril 1945, les forces allemandes de l'Ostheer sont bien retranchées sur un terrain qui favorise la défense. Les soldats allemands sont particulièrement motivés et... contraints ! Des commandos de chasse commandés par des SS éliminent systématiquement les déserteurs, quel que soit leur âge.



tre la nouvelle limite entre les deux Fronts : Lübben-Mariendorf-Gare d'Anhalt. Si ce point est le dernier indiqué sur le télex de Staline, c'est qu'il laisse, si l'on prolonge la ligne vers le nord-est, le Reichstag, but suprême des deux Fronts, dans le secteur de Koniev. Mais, la ligne n'étant pas prolongée, Joukov peut encore espérer y parvenir. A condition de jouer des coudes.

Joukov joue un coup de maître

Dans la nuit du 25 avril, Joukov réfléchit à la situation créée par l'apparition des forces de Koniev. Il a sur celui-ci l'avantage de la puissance. Les 130 000 hommes et 1 000 chars des 8^e armée de la Garde et 1^{re} armée blindée devaient en effet à l'origine couvrir tout le sud de Berlin. La présence de Koniev rend disponible ce poing de fer. Mais vers où l'orienter ? Deux solutions : ou bien respecter la ligne tracée par Staline, ce qui signifie faire tourner les forces de Tchouikov de 90 degrés vers le nord et marcher parallèlement à Koniev ; ou, tout simplement, lui couper la route pour le rejeter vers l'ouest sur une trajectoire laissant le Reichstag à sa droite, hors de portée. C'est la seconde solution que choisit Joukov. C'est ainsi qu'après un assaut d'une violence inouïe et une belle progression de 2 km, les forces de Tchouikov occupent la gare S-Bahn de Papestrasse, sur le chemin... qu'aurait dû emprunter Koniev.

Koniev ne renonce pas. Il met le gros de son artillerie à droite pour aider la 3^e armée blindée de la Garde à progresser vers le centre-ville. Cette formation essuie un bombardement par des avions... soviétiques, dont Koniev, dans ses mémoires, dit qu'il ne fut pas possible de déterminer à quel Front ils appartenaient... Dans l'après-midi, un télex de Moscou modifie légèrement la ligne de séparation entre Koniev et Joukov, en la déplaçant de 600 m vers la gauche, ce qui oblige des éléments de Rybalko à abandonner à Tchouikov

De jeunes fantassins allemands montent au feu armés de Panzerfaust. La Hitlerjugend est le dernier vivier dans lequel les officiers puisent pour affronter la masse soviétique qui menace Berlin.





Des tanks soviétiques Joseph Staline II entrent dans Berlin dévastée par l'artillerie rouge. Le 24 avril 1945, Joukov et Koniev font leur jonction aidés par l'aviation qui détruit complètement les quartiers centraux.

une zone conquise à l'est de cette ligne. Koniev peut encore prendre le *Reichstag* mais Staline semble, par cette décision, accorder un avantage à Joukov.

Le 26, Tchouikov réalise un nouveau bond. L'aéroport de Tempelhof est nettoyé, le canal de la Landwehr bordé. Le fait marquant est la marche du 28^e corps de la Garde et du 34^e régiment de chars lourds vers le nord-ouest. La zone des voies ferrées menant aux gares d'Anhalt et de Potsdam est franchie. Un parti de chars lourds JS-2 atteint l'église des Douze Apôtres, 1000 m à l'ouest de la limite tracée par Staline entre Koniev et Joukov. Tchouikov a-t-il reçu de son supérieur notification de cette limite ? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, le 9^e corps mécanisé (armée Rybalko), capté dans Schöneberg par des combats imparable, ne sait pas que les troupes du 1^{er} Front de Biélorussie sont maintenant devant lui.

Tchouikov a réussi son coup. Au soir du 27, ses corps sont alignés sur la rive sud du canal de la Landwehr, jusqu'à la *Budapesterstrasse*. A l'extrême gauche de la 8^e armée, un bataillon de T-34 a même réussi à

s'infiltrer dans l'enceinte du zoo. Tchouikov, depuis son P.C. près de Tempelhof, commence à préparer le dernier acte, le franchissement du canal, qu'il planifie pour le surlendemain.

Staline tranche enfin

Koniev ne peut plus espérer attaquer le Reichstag par le sud. Par l'ouest, il ne reste qu'un trou de 1500 m, entre les troupes de Tchouikov et celles du 79^e corps (3^e armée de Choc) venues de Moabit, par où le 1^{er} Front d'Ukraine pourrait venir s'immiscer dans le combat final. Mais, cette disposition sur le terrain, Koniev l'ignore totalement. Si bien qu'il oriente plein nord, en direction du canal de la Landwehr, l'attaque générale lancée par la 3^e armée de tanks le 28 avril : la moitié est du secteur qu'il s'appête à conquérir est depuis la veille dans les mains de Tchouikov ! Situation inouïe, invraisemblable ! Bien que Joukov, Koniev et Tchouikov n'en soufflent mot dans leurs mémoires (le passage aurait de toute façon sauté à

la censure), la moitié de la violente préparation d'artillerie de Rybalko est forcément tombée sur la tête des fusiliers de la 8^e armée ! Ce n'est qu'au milieu de la matinée que Koniev réalise la situation. On imagine sa fureur. A midi, Rybalko reçoit l'ordre de transférer le 9^e corps mécanisé et



Le 29 avril, c'est la bataille des ponts au cœur de Berlin. Les Soviétiques tentent de franchir la Spree et le canal de la Landwehr pour atteindre le cœur du pouvoir nazi : le Reichstag, la Chancellerie et les ministères.



Joukov sur son cheval blanc parade pour le défilé de la victoire sur la Place Rouge à Moscou. Malgré ses états de service impressionnants, Joukov est destitué de son poste de commandant en chef, subissant l'une des nombreuses crises de paranoïa de Staline.

Quelques mois après la victoire, une nouvelle bouffée paranoïaque de Staline ravage les rangs des vainqueurs de 1945. Joukov en est la cible principale.

En juin 1946, le sauveur de Moscou est convoqué devant le Conseil militaire principal, présidé par Staline.

Sont présents Beria, Boulganine, Koniev, Sokolovski, Rokossovski, Chtemenko, Rybalko, Golikov. On lit une lettre du maréchal Novikov dénonçant Joukov pour des propos insultants proférés contre Staline à plusieurs reprises durant la guerre. Les maréchaux présents, y compris Koniev qui s'est montré honnête et courageux en la circonstance, plaident pour leur collègue mais Staline tranche : Joukov est destitué de son poste de commandant en chef des forces terrestres et relégué à la tête du... district militaire d'Odessa.

En décembre 1947, Joukov est exclu du Comité central du parti. En mai 1948, la *Pravda* ne mentionne même pas le nom de l'ancien chef du 1^{er} Front de Biélorussie à l'occasion du troisième anniversaire de la prise de Berlin. En 1972, Koniev ira voir Joukov, malade et isolé, et présentera des excuses pour sa conduite passée. Joukov prendra son vieux camarade de guerre dans ses bras et acceptera la réconciliation avec joie.

la 61^e division de fusiliers de la Garde de l'aile droite à l'aile gauche. Le remaniement de tout son dispositif de bataille fait perdre à Koniev 24 heures de plus et, du même coup, la course pour le Reichstag. A 20h45, pour la première fois depuis le début des opérations contre Berlin, Koniev s'adresse directement à Joukov par télex : « *Objet : changement de l'axe de poussée de la 8^e armée de la Garde et de la 1^{er} armée blindée de la Garde.*

Aujourd'hui, 28 avril, le flanc droit des troupes des camarades Rybalko et Leliuchenko ont atteint la station Angel (vraie ligne de séparation des Fronts), (...) et le flanc gauche se bat pour Wilmersdorf et le lac Halensee. Selon un rapport du camarade Rybalko, les Armées des camarades Tchouikov et Katoukov ont reçu du 1^{er} Front de Biélorussie la mission de pousser vers le nord-ouest le long de la rive sud du canal de la Landwehr, par suite de quoi elles cisaileraient les unités du 1^{er} Front ukrainien en marche vers le nord. Je vous prie de prendre les dispositions pour modifier l'axe de progression des Armées des camarades Tchouikov et Katoukov. Merci de faire connaître ces dispositions. »

Avant que la copie de ce télégramme arrive au Kremlin, Staline, qui suit tout heure par

Des tanks russes stationnent devant l'imposante porte de Brandebourg. Quatre armées de Tanks sont entrées dans la capitale pour y livrer bataille. C'est énorme et de l'avis des analystes, c'est une erreur qui a coûté de lourdes pertes à Joukov.



heure, a déjà décidé. Il est temps d'arrêter la course, qui devient dangereuse au point de compromettre une conclusion rapide des combats. A 21h20, la STAVKA fait savoir aux deux maréchaux qu'ils sont dorénavant séparés par une nouvelle ligne « stations Tempelhof-Charlottenburg-Westkreuz ». Koniev est éjecté de la zone du Tiergarten, ses troupes doivent reculer vers l'ouest, hors de portée du centre où se jouent les derniers combats. Koniev s'incline. Joukov reste seul en lice pour le Reichstag, qu'il prendra le 30 avril. Cependant, dans le communiqué final, Staline associe le 1^{er} Front d'Ukraine à la gloire du 1^{er} Front de Biélorussie. Koniev se consacre alors à la dernière offensive de la guerre, vers Prague. Joukov devra, lui, endurer la disgrâce sous-jacente depuis plus d'un an et dont la féroce compétition avec Koniev n'a été que le prologue. ■



La brigade *Stefanik*

L'épopée des combattants français en Slovaquie

1^{re} partie : août 1944 - mai 1945

Par **Daniel LAURENT**

ingénieur à Bangkok, co-animateur du site HistoQuiz et rédacteur en chef d'*Histomag 44*.

Suite au désastre militaire de 1940, environ 1 800 000 soldats français sont faits prisonniers, dont 1 580 000 sont transférés en Allemagne en tant que KG (*Kriegsgefangenen*, ou prisonniers de guerre). Tournant en rond dans leurs stalags et oflags, certains rêvent de s'évader. Parmi cette masse, environ 70 000 réussiront donc « la belle » (mais nombre d'entre eux furent repris) et 39 260 évadés français se verront par la suite décerner la Médaille des Évadés.

Les récits de tentatives d'évasion sont tous incroyables, les conditions dans lesquelles elles étaient entreprises nécessitant improvisations et « système D » malgré de soigneux préparatifs. Les espoirs sont les mêmes pour presque tous : rentrer en France, certains pour tout simplement retrouver leurs familles, d'autres pour reprendre le combat. Mais la route en territoires allemands ou occupés est longue pour y parvenir. En fonction des lieux de détention,

si les exploits de la prestigieuse escadrille Normandie-Niemen sur le front de l'Est sont bien connus, une autre unité, tout aussi valeureuse et formée de Français évadés, s'est également distinguée lors de l'insurrection en Slovaquie à la fin de l'année 1944.

les routes les plus incroyables furent empruntées, comme celle des 218 Français qui s'évadent en direction de l'URSS¹.

Le refuge hongrois

La Hongrie a longtemps conservé un statut un peu à part dans le camp de l'Axe. Son engagement contre l'URSS reste modeste et malgré des mesures de discriminations, les juifs hongrois échappent d'abord aux déportations de la « Solution finale ». Par ailleurs, la Hongrie n'a jamais déclaré la guerre à la France et

1. Ils resteront prisonniers dans les geôles stalinienne avant d'être enfin traités en alliés après le déclenchement de *Barbarossa* et autorisés à rejoindre Londres et la France Libre. Vingt d'entre eux mourront au combat et sept deviendront Compagnons de la Libération. Cf. *Prisonniers de la liberté : l'odyssée de 218 évadés par l'URSS*, par Jean-Louis Crémieux-Brilhac (Gallimard, 2004), qui faisait partie de ce groupe.



Le président tchèque Edvard Benes, en exil à Londres, prononce un discours appelant à la résistance contre l'envahisseur allemand et la partition de la Tchécoslovaquie. Ardent défenseur de la Tchécoslovaquie, il œuvre durant l'entre-deux-guerres pour la réunion de la Bohême, de la Moravie et de la Slovaquie et parvient à créer un pays unifié en 1919 par le traité de Saint-Germain-en-Laye (1919).



Un char B-1 français attire le regard d'un soldat allemand alors que se termine la campagne de France (mai-juin 1940). Suite au désastre, près de deux millions de soldats français sont fait prisonniers et transférés pour beaucoup en Allemagne. 70 000 se feront « la belle ».

Beaucoup de prisonniers français se réfugient en Hongrie où ils jouissent d'une relative liberté. Ce pays, mené par l'amiral Horthy, rejoint l'Axe en avril 1941. Dès 1942, Horthy prend contact avec les Alliés de l'Ouest. Ici, Horthy signe le livre d'or d'Hitler dans son « repère du loup » en Prusse-Orientale en septembre 1941.

Vichy y maintient une Légation ou exercent des fonctionnaires fort peu pétainistes, comme ils le montreront par la suite².

Pour les évadés de l'est du Reich, la Hongrie est donc un point de passage obligé car elle est sur la route menant vers le sud, hors des États sous contrôle allemand. De plus, la Légation, profitant des bonnes dispositions hongroises, a



2. Georges de Lannurien signale en particulier R. de Dampierre, chef de la Mission, Ch. de Charmasse, chargé d'affaire, le colonel A. Hallier, attaché militaire ou J.-L. Lehmann, attaché commercial qui rejoignit les volontaires et fut tué au combat en octobre 1944.

Jozef Tiso, le prêtre qui devint chef fasciste (1887-1947)

Meneur du parti populaire slovaque dès 1913, Mgr Tiso œuvre durant l'entre-deux-guerres pour l'indépendance de la Slovaquie. Devenu chef incontesté du PPS en 1938, il proclame la sécession slovaque en pleine crise des Sudètes. En janvier 1939, Tiso fait interdire tous les partis politiques à l'exception du PPS, du *Deutsche Partei* (parti des Allemands de Slovaquie) et du parti unifié hongrois. Suite à l'invasion de la Slovaquie par les troupes tchèques en mars 1939, Hitler demande à Tiso de prononcer l'indépendance du pays et de se placer officiellement sous la protection du Reich. Le 14 mars, le parlement slovaque proclame l'indépendance et le 15, la Wehrmacht entre dans Prague. Seul maître, Tiso fait de la Slovaquie un État totalement dévoué à l'Allemagne et fait promulguer des lois antisémites sur le modèle allemand. Il lève d'importants contingents pour la guerre que mène l'Allemagne en Russie soviétique. A partir du début 1943, le régime de Tiso s'effrite, puis s'effondre lors de l'arrivée de l'Armée rouge en octobre 1944. Tiso sera jugé pour trahison et pendu le 18 avril 1947.



Josef Tiso lors de son transfert en Tchécoslovaquie en 1945.

Mars 1939, la Wehrmacht fait son entrée dans Prague. La Tchécoslovaquie est démembrée et remplacée par le Protectorat de Bohême-Moravie. La Slovaquie gagne son indépendance.



permis l'établissement d'un statut très libre pour les « belligérants internés », rendant possible leurs déplacements dans le pays, leur procurant une situation matérielle favorable et permettant l'établissement de nombreux liens amicaux avec la population. Le nombre d'évadés français augmentant, un « camp » est installé en 1942 à... l'hôtel Savoy de Balatonboglar, au bord du célèbre lac. Certains « internés » vont même faire du ski en Transylvanie et pour le 14 juillet 1943 l'attaché militaire français à Budapest, le colonel Hallier, réussit l'exploit d'obtenir l'accord du Ministre de la défense hongrois pour un défilé à Balatonboglar avec drapeaux et hymne national, en présence d'une délégation militaire hongroise au garde-à-vous ! Au début 1944, on trouve ainsi environ 1 000 évadés français en Hongrie, où nombre d'entre eux travaillent.

Monseigneur Tiso serre la main de celui qui lui a offert l'indépendance, Adolf Hitler. Le 14 mars 1939, Tiso proclame l'indépendance de la Slovaquie mais l'État slovaque devient un satellite de Berlin.



La poudrière slovaque

Suite au démantèlement de la Tchécoslovaquie, la Slovaquie, sous l'influence active de la Gestapo, proclame son indépendance le 13 mars 1939. À la déclaration de guerre de septembre 1939, le gouvernement slovaque, dirigé par Mgr Joseph Tiso déclare la guerre à la Pologne, à l'Angleterre et à la France, s'alignant sur la politique nazie. Une grande partie de la population slovaque accepte passivement cette situation. Mais cela change avec l'agression de l'URSS en 1941. Soumise à l'Allemagne en politique extérieure, la Slovaquie est obligée d'envoyer combattre plusieurs divisions, mesure très impopulaire³.

Une certaine solidarité slave fait alors évoluer l'opinion et alors qu'après Stalingrad, le mythe de l'invincibilité allemande s'écroule, le régime de Tiso devient de plus en plus isolé et la résistance intérieure s'active. Au sein de l'armée, de nombreux officiers sont favorables à un renversement d'alliance, certains pensant intégrer l'Armée rouge, d'autres préférant une action indépendante de l'armée slovaque.

Le président Edvard Beneš, en exil à Londres, est en contact permanent avec ces opposants (signalons que des accords pris le 29 septembre 1942 entre la France Libre et le gouvernement Beneš rendent caduques les accords de Munich).

Le mouvement de partisans commence donc à s'organiser dans diverses régions montagneuses et les résistants se retrouvent au sein d'un conseil national slovaque avec un réseau de comités nationaux, les

3. Environ 45 000 hommes, sous le commandement de Ferdinand Catlos, ministre de la Défense, et comprenant la brigade Pilfousek et deux divisions d'infanterie dont une motorisée. Suite aux pertes et au manque de motivation des troupes, les unités slovaques seront retirées du front à l'été 1944 et repliées en Italie en bataillons de travailleurs.

Issu d'une vieille famille de la noblesse bretonne, Georges de Lannurien est né le 26 décembre 1915 à Saint-Servan, petite commune proche de Saint-Malo. Son père, Émile Barazer de Lannurien (1876 - 1954) est général et commande l'École supérieure de Guerre en 1936.

C'est donc logiquement que Georges intègre Saint-Cyr et devient lieutenant de cavalerie.

Affecté au 5^e régiment de cuirassiers (l'un des derniers régiments à cheval de l'armée française), il combat pendant la campagne de France en Belgique, en Argonne, sur la Somme puis en Normandie jusqu'au 11 juin, où il est capturé à Saint-Valéry-en-Caux.

Il réussit à s'évader de son camp en Silésie le 6 juillet 1942 et gagne les montagnes slovaques via la Hongrie. Ironie du sort, l'un de ses jeunes cousins, François (1927 - 2006), devait s'engager comme Waffen-SS dans la division *Charlemagne*.

Resté dans l'armée après la guerre, Georges de Lannurien commande entre autres le 1^{er} régiment étranger de cavalerie puis démissionne de l'armée à la fin de la guerre d'Algérie. Il est cependant rappelé et exercera des fonctions au SDECE avec le grade de colonel. Il est décédé à Roscoff le 1^{er} mars 1988.



Timbre crée en 1994 pour commémorer les combats des Français de la Compagnie du capitaine de Lannurien.

Narodny Vibor, souvent sous l'impulsion du parti communiste, réactivé par le retour d'exil en 1943 du leader communiste Karol Schmidke. La résistance slovaque bénéficie d'ailleurs de l'envoi d'officiers soviétiques formés à la guérilla et parachutés dans les montagnes au début de 1944. Aucune troupe allemande n'étant encore stationnée en Slovaquie, les formations gardistes de Joseph Tiso, sorte de milice pronazie, se révèlent incapables de contrôler la situation.

Le mouvement prend bientôt une telle ampleur qu'il commence à devenir dangereux pour le Reich. Trois grandes villes, Cracovie, Budapest et Vienne se trouvent à moins de 100 km chacune de la frontière

A partir de 1942, le mouvement des partisans slovaques s'organise un peu partout dans le pays et notamment dans les parties les plus montagneuses. Ici, l'armée slovaque fidèle au pouvoir traque les résistants.

slovaque et les communications entre l'Autriche et la Hongrie d'une part et entre la Bohême-Moravie et le sud de la Pologne, donc vers la partie sud du front ukrainien d'autre part, passent par la Slovaquie. La Wehrmacht doit absolument conserver ces voies de communication essentielles.

Cavalerie bretonne dans les Carpates

Le 6 juillet 1942, deux jeunes Saint-Cyriens officiers de cavalerie s'évadent de l'Oflag VIII G en Basse-Silésie. Les lieutenants Georges Barazer de Lannurien et Michel Bourel de la Roncière⁴, issus de la vieille noblesse bretonne, ont hérité du caractère têtu de leurs ancêtres. Ils ont respectivement 27 et 24 ans et n'ont qu'une seule idée en tête : reprendre le combat. Rien ne les arrêtera et de Lannurien reconnaîtra plus tard que « leur inconscience leur a parfois tenu lieu de courage ».

Leur objectif est de gagner la Turquie et, de là, les FFL. Ils sont arrêtés dès le 14 juillet (!) en Slovaquie. Ils bénéficient cependant de conditions de détention farfelues mais souples et nouent à Trnava des contacts amicaux avec des opposants slovaques. Ils en profitent

4. Michel Bourel de la Roncière, promotion Saint-Cyr 1939-1940, est décédé à Paris le 30 septembre 2006.



Detva, octobre 1944.
De gauche à droite :
capitaine Forestier,
lieutenant Geyssey,
capitaine de Lannurien,
professeur Iersov,
commissaire colonel
Rapkov, lieutenant
Lehman, capitaine X.,
chef d'E.M. de la brigade.

pour s'échapper en novembre et sont à nouveau arrêtés mais à la frontière roumano-hongroise. Après les habituels périples de prison en forteresse, ils se retrouvent au « camp » de Balatonboglar. De décembre 1942 à juin 1944, ils feront fonction de responsables administratifs des évadés au sein de la Légation.

Tenus informés de l'évolution de la situation en Slovaquie, ils décident d'agir. Fin juin 1944, de la Roncière fait un premier voyage et en revient avec l'assurance que l'armée slovaque pourrait prendre en charge des Français. Ils se lancent alors dans le recrutement et fin juillet, ils sont rejoint par le lieutenant Poupet, l'aspirant Tomasi et une vingtaine de sous-officiers et de soldats.

Le groupe s'organise et table sur la possibilité de recruter environ 400 hommes, chiffre jamais atteint. Nos deux cavaliers décident alors de se partager la tâche : de Lannurien prendra le commandement de l'unité et de la Roncière se chargera du recrutement et du dangereux convoyage de Budapest à la zone de rassemblement en Slovaquie.

Un nouveau voyage le 2 août apporte quelques déceptions : la révolte de l'armée n'est pas imminente et le temps presse, la situation du groupe est instable et risquée. Cependant, un résistant slovaque, Ludia Zejczova, que nos deux cavaliers connaissent depuis 1942, est en contact avec les maquis de la vallée du Turiec. Le sort en est jeté : les volontaires français rejoindront les Partisans.

Le premier détachement français arrive le 14 août dans la vallée de Kantor après un périple hasardeux.

Le général tchèque Rudolf Viest part en URSS au mois d'août 1944 pour y chercher l'appui de l'Armée rouge. Il souhaite lever une puissante armée pour mener l'insurrection nationale.

de mars 1944, la sécurité est de plus en plus difficile à assurer. Les effectifs seront de 99 hommes au 28 août, puis de 145 le 2 septembre. Le maximum, 197 Français, sera atteint fin octobre.

Mais l'armée et la police hongroise ont renforcé les contrôles sur la frontière. De la Roncière est arrêté à son 11^e passage. Il tente de s'évader mais est blessé d'un coup de baïonnette. Après un séjour à l'hôpital



DR

A l'été 1944, suite à l'intensification des activités des partisans, l'armée slovaque envoie deux divisions lourdement armées appuyées par l'aviation pour traquer les résistants. La Wehrmacht occupera la Slovaquie suite à une action menée par les partisans contre l'une de leurs unités.



et à la forteresse de Komarom, il s'évade une nouvelle fois et réussit à rejoindre Bucarest, déjà aux mains de l'armée rouge !

Deux autres officiers arrivent le 12 septembre, les lieutenants Lehmann et Geyssey. En cours de route, ils ont fait halte aux usines Skoda à Dubnica en Hongrie. Environ 400 Français requis du STO y travaillaient. 54 d'entre eux se joignent aux volontaires. Notons également la présence de plusieurs Belges parmi cette troupe.

Ces périlleux voyages dans des zones surveillées par la Gestapo auraient été mortellement dangereux sans les complicités locales. De nombreux Slovaques ont ainsi été convoyeurs ou fournisseurs d'abris, certains y laissant leur vie. L'ouvrage de Bohus Chňoupek⁵ leur rend hommage.

Constitution de la brigade Stefanik

C'est le 12 août 1944 qu'est créée la 1^{re} brigade de partisans tchécoslovaques, baptisée « Général M.R. Stefanik⁶ », comptant environ 340 combattants à ses débuts, sous les ordres du lieutenant-colonel

Dessin extrait de la plaquette éditée en Slovaque pour l'inauguration du monument de Strecno élevé en l'honneur de la Compagnie du capitaine de Lannurien le 29 août 1956.



5. Bohus Chňoupek, *Les résistants de la dernière chance : des Français dans les maquis slovaques*, Jacques Grancher, 1986.

6. En mémoire du général Milan Stefanik, héros national slovaque, ancien officier de l'armée française, tué dans un accident d'avion en 1919.

Velicko, officier de l'armée rouge parachuté fin juillet. Profitant du terrain montagneux de la région de Turiec, la brigade regroupe des Slovaques mais aussi de nombreux évadés, surtout slaves. Elle dispose d'un contact radio avec le QG des partisans basé à Kiev.

Les Français la rejoignent le 15 août. Le premier groupe, dont Georges de Lannurien, avec sept hommes sans armes, génère de la méfiance chez les partisans hirsutes et armés jusqu'aux dents. Grâce à l'interprète Vladimir Iersov, personnage étonnant, professeur de musique et Russe blanc, les deux officiers se comprennent rapidement et Velicko accepte ce renfort inattendu. Lannurien réussit à imposer quelques conditions : les Français seront regroupés dans leur propre unité et équipés par la brigade ; ils ne seront pas engagés contre les Hongrois ; ils seront dirigés vers les Forces françaises dès l'arrivée des forces soviétiques. Leur arrivée enfin devra être signalée à la mission militaire à Moscou.

Le SS-Obergruppenführer Gottlob Berger, chef du SS-Hauptamt (commandement central de la SS. En août 1944, il est dépêché en Slovaquie pour lutter contre les partisans. Il dispose de 45 000 hommes pour écraser l'insurrection.



Le 23 août, les autorités françaises et soviétiques expriment leur accord et le lieutenant de Lannurien, considéré comme le *chef des Français se trouvant en Slovaquie*, est nommé capitaine à titre temporaire.

L'unité connaîtra plusieurs appellations : groupe français, compagnie française, légion de combattants, brigade Foch. Elle sera officiellement désignée *Compagnie du capitaine de Lannurien* après la guerre.

Le déclenchement de l'insurrection slovaque

L'insurrection nationale slovaque éclate le 29 août 1944. Le 30 août, le Conseil national s'adresse à la nation et appelle le peuple à résister. En quelques jours, une armée forte de 30 000 hommes renforcée par 15 000 partisans libère une grande partie du pays. La partie centrale échappe au gouvernement de Bratislava en septembre 1944. Une brigade tchécoslovaque formée en URSS est parachutée fin septembre.

Cependant les Allemands et le gouvernement sont restés maîtres de Bratislava et de la région des plaines. Le général SS Berger, qui a été surpris par l'ampleur de l'insurrection, mais qui sait que les troupes slovaques sont inexpérimentées, s'efforce dès le 29 août de remonter la vallée du Vah en direction de la capitale du mouvement.

Après de violentes attaques de chars et d'aviation, l'armée allemande réussit à s'emparer de plusieurs localités. Fin septembre, Berger dispose de près de 45 000 hommes, dont la 19^e division de chasseurs alpins SS et la 20^e division de Waffen-SS, ainsi que de la division blindée Tatra nouvellement créée.

La situation des insurgés ne tarde pas à devenir intenable. Fin octobre, le général Viest donne l'ordre à toutes les unités slovaques de passer dans la clandestinité ou de chercher à rejoindre l'armée soviétique. C'est la fin de l'insurrection slovaque, mais les combats continuent avec les partisans... ■

A suivre dans A&A n° 20

La seconde partie de cet article comportera un ordre de bataille complet des unités de la compagnie « de Lannurien » et une bibliographie.

Le Sherman M4

Char de combat principal de l'US Army et des unités de l'armée française, le Sherman est le symbole de la libération de l'Europe occupée, même s'il est loin d'être le seul char engagé sur ce théâtre d'opération. Véhicule fiable et apprécié de ses utilisateurs, c'est étonnamment un blindé qui n'a pas été conçu pour le combat contre d'autres chars... et qui devra tout de même se frotter aux Panzer allemands, ce qui explique ses nombreuses et diverses variantes !

Pendant toute la durée de la guerre, ce ne sont pas moins de 50 000 exemplaires du *Sherman* qui seront produits, toutes variantes confondues, un chiffre énorme à mettre au crédit de la puissance industrielle des Etats-Unis (mais l'URSS produira de son côté un nombre légèrement supérieur de T-34 !). Selon la doctrine initiale américaine, la lutte contre les chars ennemis incombe aux tank-destroyers (chasseurs de chars), le *Sherman* servant à la percée et au soutien de l'infanterie. Les premiers modèles

sont donc conçus en tenant compte de ces deux missions : ils se voient doter d'un canon de 75 mm très efficace contre l'infanterie et d'un moteur à essence performant placé à l'arrière, qui permet d'atteindre une vitesse sur route de 40 km/h, avec une autonomie de 160 km. Cela étant, le moteur du *Sherman* est gros consommateur d'essence, ce qui ne manquera pas de poser un énorme problème logistique aux stratèges alliés lors de la percée en France. Par ailleurs, sa suspension est dure et sa pression au sol importante en raison de sa masse, il se comporte donc mal en terrain meuble. Le *Sherman* est plutôt un

Probablement saisie à la fin de l'année 1944 en Lorraine, cette photo présente différents modèles de *Sherman*, dont un M4A4 (apparemment à châssis allongé) avec canon de 75 mm au premier plan, et une version avec canon long de 76 mm au second plan. La différence entre les deux calibres saute aux yeux !

© US Army



Sherman M4A1 premier modèle en action dans la rocaille de Tunisie. Les premiers engagements entre l'US Armored Force et la Panzerwaffe mettent à bas les illusions des doctrinaires américaines sur l'emploi des chars. Le *Sherman* doit rapidement acquérir de meilleures capacités antichars, sous peine de subir de très lourdes pertes !



Le *Sherman* est conçu pour un rôle mixte : véhicule d'appui et blindée d'exploitation. Il joue ici son premier rôle pour accompagner ce squad de GI's en progression dans un village normand (le dernier homme est armé du BAR en dotation dans le groupe de combat). Le véhicule présente un bel exemple de coupe-haies Cullin, astucieux montage destiné à traverser le bocage. Notons la taille imposante du *Sherman*, un réel désavantage.



© National Archives

véhicule « roulant », fait pour de grandes chevauchées une fois la percée réalisée, et non pour des manœuvres tactiques entre blindés dans le bocage ou la boue lorraine. Il ne pivote pas sur lui-même (en inversant le mouvement des chenilles opposées), grave inconvénient en combat urbain.

Le M4 *Medium Tank* est un engin de grande taille, qui embarque un équipage de cinq hommes dans un habitacle relativement confortable. A l'inverse, sa silhouette très haute (2,97 m) en fait une cible de choix et le rend difficile à dissimuler. A ce titre, malgré un équipage conséquent et des caractéristiques assez modernes (gyrostabilisateur de tir et tourelle rapide), le *Sherman* ne peut être considéré comme un char de bataille de nouvelle génération : son profil massif et carré ne facilite ni la protection ni la furtivité.

Engagés pour la première fois en Afrique du Nord, les *Sherman* vont rapidement faire l'amère expérience de la lutte antichar, contre des *Tiger* qui plus est. Ils subissent de lourdes pertes, leur canon de 75 s'avérant incapable de percer les blindages adverses. Malgré tout, l'US Army ne se préoccupe que tardivement de monter un canon antichar plus performant sur ses blindés, et les premiers exemplaires avec canon long de 76 mm n'apparaissent que juste avant le débarquement en Normandie.

Autre souci important, le *Sherman* présente une fâcheuse tendance à prendre feu quand il est touché ; la solution est alors d'isoler le

compartiment de stockage des obus dans un casier d'eau et de méthanol : c'est le système du « *Wet Stowage* » (stockage humide), qui explique la dénomination « W » des différentes versions du M4.

Après les premiers modèles M4 à caisse soudée, puis M4A1, à caisse moulée, diverses améliorations sont apportés au moteur, à la suspension, au blindage ou, évolution majeure, à l'armement : M4A3 W (moteur Ford), M4A2 (moteur diesel, uniquement employé dans le Pacifique), modèles avec canon de 76 mm, version d'appui avec obusier de 105 mm, version lance-flammes, démineur, voire lance-roquette !... sans parler des différentes versions modifiées par les Britanniques, dont la plus notable est le *Sherman Firefly*, doté d'un canon de 76 mm et particulièrement redouté des Allemands.

Avec ses nombreux défauts tactiques, le *Sherman* ne semble pas capable de faire le poids contre les chars allemands de nouvelle génération (*Panther* essentiellement). Mais c'est oublier que ce blindé présente des avantages stratégiques indéniables : il est facile à produire et à entretenir, peu sujet aux pannes mécaniques et facilement évolutif. Il est également apprécié aussi bien par les équipages (qui se plaignent toutefois de sa hauteur et de sa propension à prendre feu) que par l'infanterie qu'il accompagne, grâce à sa puissance de feu.

Et le *Sherman*, c'est aussi une image, celle de la Libération, avec ces grappes de jeunes Français juchés sur ce blindé vert olive d'allure modeste, symbole de la puissance américaine venue libérer la Vieille Europe ! ■

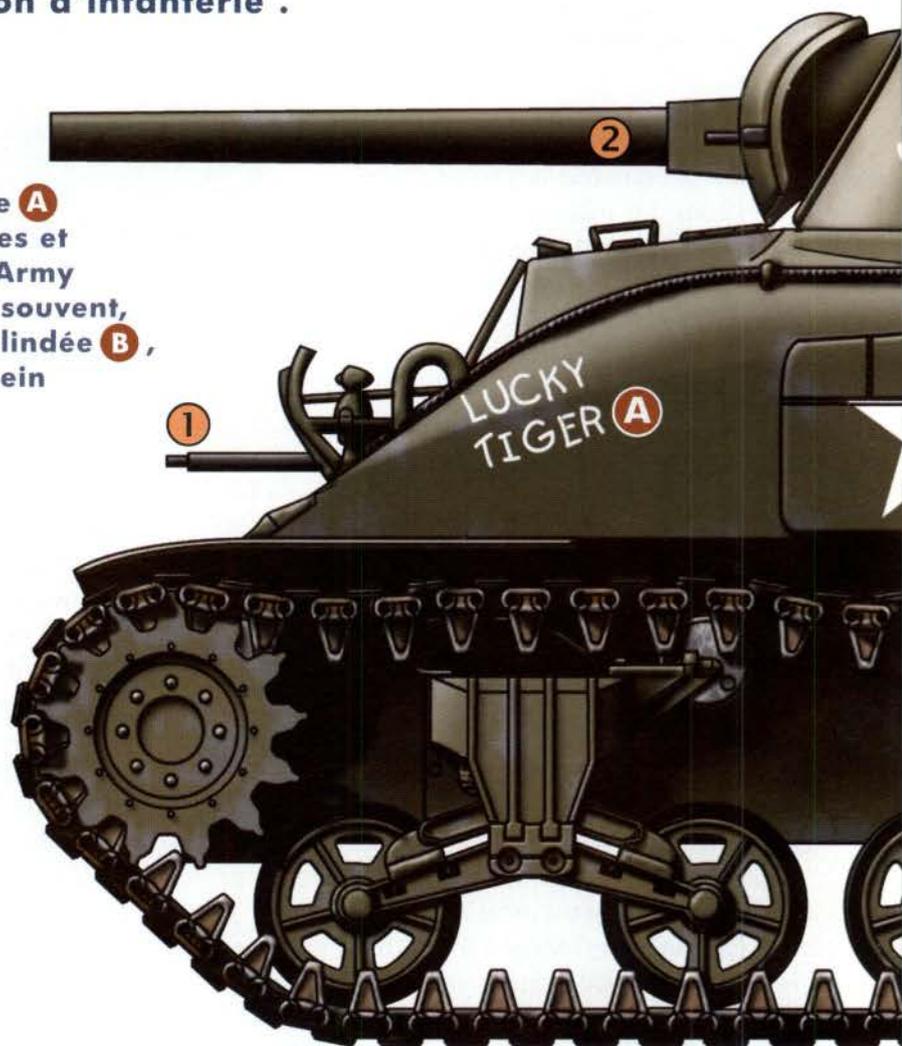


Vue exceptionnelle d'une usine Chrysler en 1942, montrant la transformation des châssis de M3 (à gauche) en nouveau char M4 *Sherman* (à droite), l'opération nécessitant toutefois une modification complète de la superstructure.

© Life

Présentation de *Lucky Tiger*, un Sherman M4A1 (75) W modèle tardif, employé sur le front du Pacifique au sein d'un bataillon d'appui de la 7^e division d'infanterie .

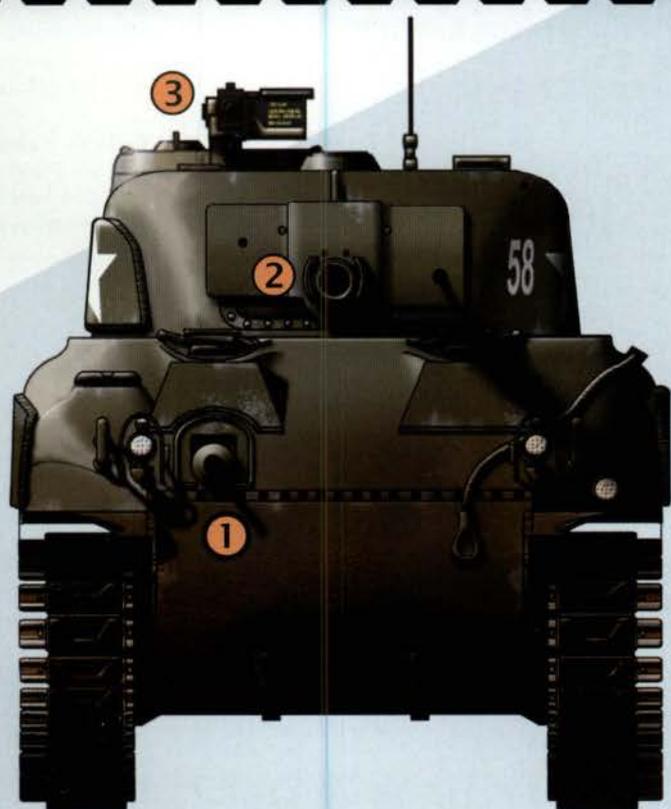
Mis à part le nom de baptême **A** de chaque char, les marquages et camouflages au sein de l'US Army sont sommaires, avec le plus souvent, comme ici, le n° de série du blindée **B**, son probable n° tactique au sein de l'unité **C**, et l'étoile blanche. Celle-ci est parfois recouverte de boue ou badigeonnée pour ne pas servir de cible sur le théâtre européen, mais contre les moyens antichar très limités des Japonais, la précaution ne s'impose pas dans le Pacifique !



Les Sherman sont dotés de trois mitrailleuses : une coaxiale **1** permettant le réglage de tir du canon, une mitrailleuse de caisse **2** et une solide calibre .50 **3** en montage antiaérien, particulièrement apprécié pour sa puissance de feu mais qui laisse le chef de char dangereusement exposé aux snipers ennemis.



Ce modèle tardif présente une caisse moulée, à la différence des premières versions dont la caisse, formée de plaques soudées, présentait le défaut d'avoir des angles fragiles et des glacis non inclinés formant des « pièges à obus ».



L'ENSEMBLE DE NOTRE GAMME

Visitez notre site Internet : WWW.AXEETALLIES.COM

LE BIMESTRIEL

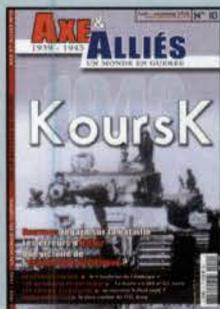
Tous les deux mois, en plus des articles et rubriques réguliers traitant tous les aspects du conflit, **AXE & ALLIÉS** vous offre un dossier exhaustif sur l'un des moments cruciaux de la seconde guerre, composé par un historien spécialisé, à l'aune des dernières publications.

5,95 €
+ frais de port



A&A n°9

Les derniers jours d'Hitler. Von Manstein, brillant Felmarschall. Offensive aérienne alliée sur la France. Rommel contre Montgomery. Mai-juin 1940 au regard des intellectuels.



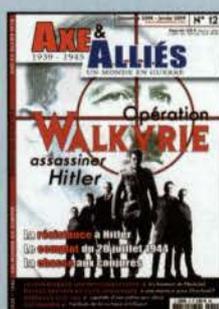
A&A n°10

Nouveau regard sur la bataille de Koursk. L'espionnage soviétique. Patton. La vie mondaine des nazis. Les exactions des GI en Normandie. Les Beaux-Arts en Allemagne.



A&A n°11

Odessa, les réseaux de fuite nazis. La marine française après l'armistice. Le cinéma face à la guerre. L'AMGOT. Evolution de l'uniforme allemand.



A&A n°12

Opération Walkyrie, assassiner Hitler. La Légion française des combattants. Pillage des stocks US en Normandie. Bordeaux en Juin 40. «Ike» Eisenhower.



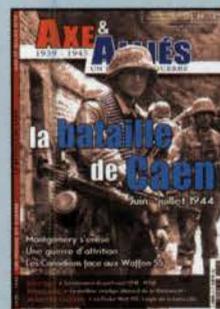
A&A n°13

Stalingrad, une bataille inutile. Le Royal 22^e Régiment. Keitel. Les chevaux de la Wehrmacht. La bataille d'Arnheim. La diplomatie hitlérienne.



A&A n°14

Leibstandarte SS Adolf Hitler. L'or des nazis, vols et falsifications. Nouvelle rubrique : avion de légende, le Spitfire.



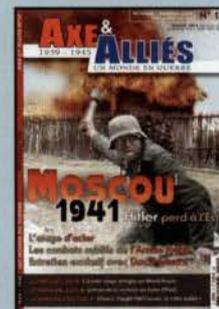
A&A n°15

La bataille de Caen. La naissance du parti nazi. Kesselring, meilleur stratège défensif de la Wehrmacht. Avion de légende, le Focke Wulf 190.



A&A n°16

Himmler et la SS Anhenerbe. La bataille de Tarawa. Les SAS français. Le *Kampfgruppe Peiper*. Avion de légende, l'Iliouchine Il-2 Sturmovik : la Mort Noire.



A&A n°17

Moscou 1941, Hitler perd à l'Est. L'armée Rouge attaque en Mandchourie. Le Maréchal Juin. Le «Chance» vaught F4U Corsair, la «tête brûlée».



A&A n°18

Dans l'intimité d'Hitler. La prise de Koufra par Leclerc. Model perd l'Ukraine. La libération de la Grèce. Le Deiwoitine 520.

Les numéros 1 à 8 et le hors série n°1 sont définitivement épuisés



LES NUMÉROS HORS SÉRIE

Complétez votre collection avec nos **numéros spéciaux** : des ouvrages de fond qui mettent à votre disposition une documentation complète sur un des aspects majeurs du conflit, ou un de ses acteurs principaux.

6,95 €
+ frais de port

A&A HS n°2



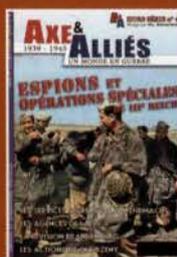
L'infanterie attaque ! L'équipement et l'organisation du fantassin de chaque pays engagé, les tactiques de combat, les casseurs de chars...

A&A HS n°3



Le nazisme, une religion ? La construction d'une foi germanique, puis nationale-socialiste, son application à partir de 1933, ses codes, rites, son ordre noir.

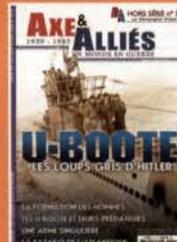
A&A HS n°4



Espions et opérations spéciales du III^e Reich Les services secrets de la Wehrmacht, les agences de la SS, la division Brandebourg, Otto Skorzeny...

Attention nouveau prix
7,50 €
+ frais de port

A&A HS n°5



U-Boote Les U-Boote, une arme singulière ; la formation des hommes ; la bataille de l'Atlantique ; les chasseurs de U-Boote.

A&A DOS 01



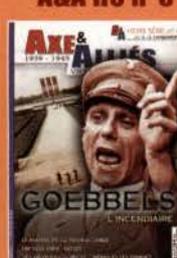
GÖRING Chef de la Luftwaffe, passionné d'art mégalomane, Göring sera désigné par Hitler successeur du Reich avant d'être désavoué et accusé de haute trahison.

A&A DOS 02



ROMMEL Des premiers exploits de la Grande Guerre aux campagnes africaines, le parcours d'un officier brillant et exemplaire, mais qui adopta longtemps une attitude ambiguë envers le nazisme.

A&A HS n°6



GOEBBELS Le plus exalté, doctrinaire et cynique des complices d'Hitler. Par le contrôle total des médias et des discours d'une violence inouïe, il gravira jusqu'au dernier les échelons du Régime...

A&A HS n°7



LE FRONT DE L'EST Les principales batailles de la lutte titanessque livrée à l'Est entre l'Allemagne nazie et l'URSS. Chiffres à l'appui, les causes de la victoire soviétique.

NOUVEAUTÉ

Parution février 2010

LA DIVISION TOTENKOPF dans la campagne de France en 1940

Fac-similé d'un ouvrage de photographies d'époque consacré aux combats livrés en France en 1940 par la SS-Totenkopf-Division, l'une des trois grandes unités des Waffen-SS engagées dans cette campagne.

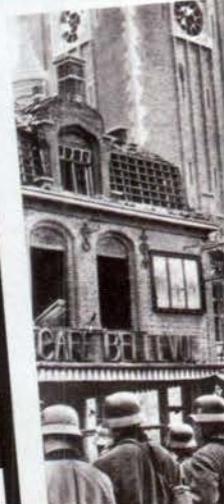
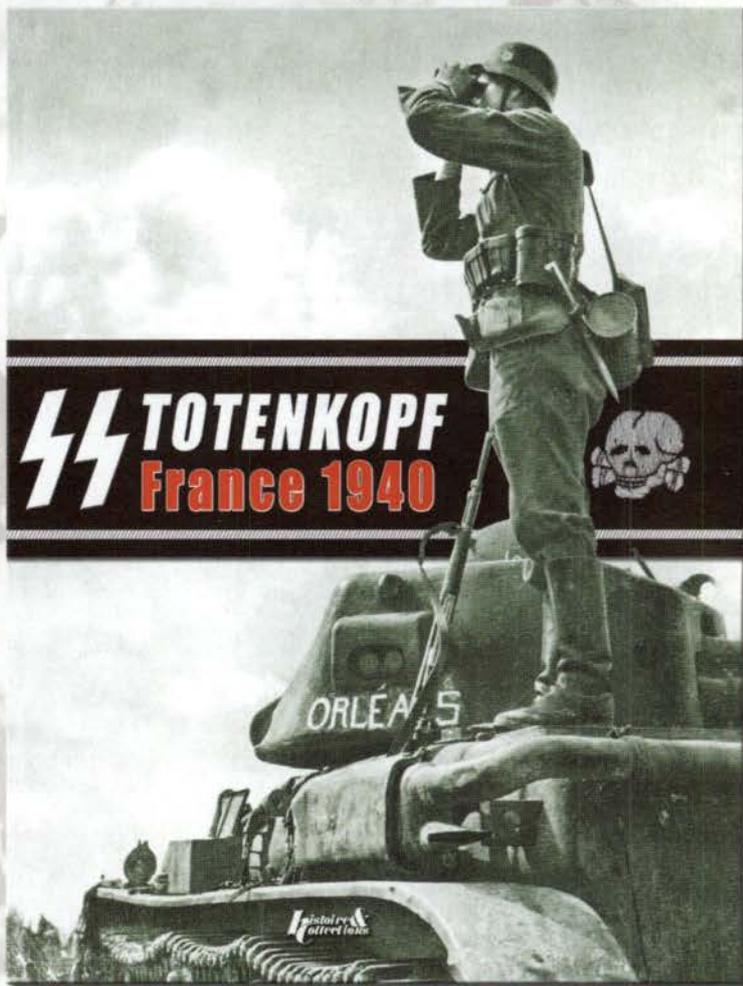
Les textes et légendes d'origine sont traduits en français et en anglais, chaque texte et chaque photo font l'objet d'un commentaire critique et de précisions d'ordre militaire ou historique rédigés par Eric Lefèvre, spécialiste incontesté de la période.

format **21x27,5 cm**

144 pages

89 photographies n&b d'époque

37,95 € au lieu de ~~39,95 €~~



PORT OFFERT

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement à :
Histoire & Collections, 5 avenue de la République, 75541 Paris Cedex 11 - France

Je commande le livre "Totenkopf France 40" (HIS0346) au prix de 37,95 € au lieu de ~~39,95 €~~ - port OFFERT *
 le livre "le III.Pz.Korps à Koursk" (HIS0228) au prix de 37,00 € au lieu de ~~38,95 €~~ - port OFFERT *

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____ commune _____
Pays _____ Tél. _____
E-mail* _____
@ _____

TOTAL GÉNÉRAL _____ €
Ci-joint mon règlement par Chèque bancaire Mandat CB AXE
à l'ordre d'Histoire & Collections
CB n° _____
expirant en _____ Clé _____
mois année (3 derniers
chiffres au dos de votre CB)
Signature _____

* Important pour être tenu informé de nos promotions

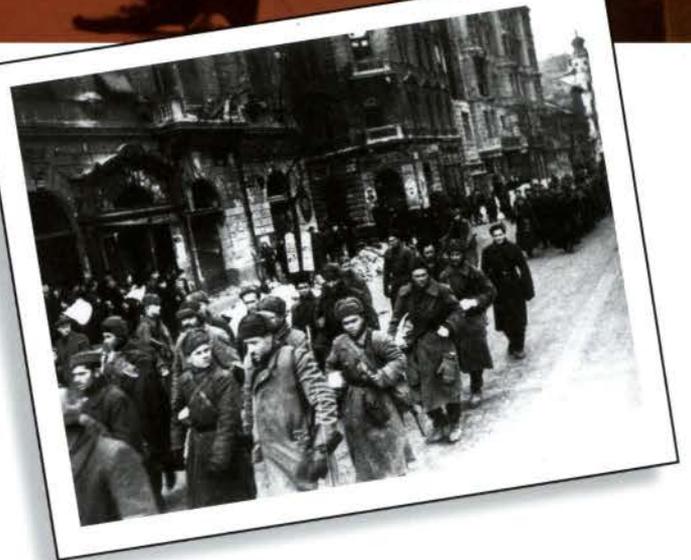
Pie XII dans la Seconde Guerre Mondiale

- *Ascension d'un diplomate*
- *Nonce apostolique auprès du III^e Reich*
- *Le pape et l'Holocauste*

Et aussi :

■ La bataille de Budapest

Depuis le 5 novembre 1944, la ville de Budapest est ardemment défendue par des divisions de la Waffen-SS, de la Wehrmacht et de l'armée hongroise. Le 10 novembre, l'Armée rouge lance ses tanks sur la ville et parvient à l'encercler. Mais très vite, elle est harcelée par le IV. SS *Panzerkorps* qui tente de briser l'étau. Cette bataille est l'une des plus meurtrières de la Seconde Guerre mondiale. Déconsidérée par les historiens occidentaux, elle est un modèle de bataille défensive soviétique suivie d'une contre-offensive à caractère stratégique.



■ Les parachutistes en Normandie

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, 13 000 hommes appartenant aux 82nd et 101st *Airborne US divisions* sont largués sur le canton de Sainte-Mère-Eglise et ses environs afin d'ouvrir la voie aux GI's, qui débarqueront quelques heures plus tard sur la plage d'Utah Beach. Les largages approximatifs associés à la vive réaction allemande vont transformer cette région du Cotentin en un véritable *No Man's Land* plusieurs jours durant.

Berlin

Par Jean LOPEZ

Jean LOPEZ

BERLIN

Les offensives géantes de l'Armée Rouge
Vistule – Oder – Elbe
(12 janvier-9 mai 1945)

80



E3 ECONOMICA

Dans ce livre, Jean Lopez décrit et analyse en détail les offensives géantes menées par l'Armée rouge en 1945 : opération Vistule-Oder, la conquête de la Prusse-Orientale, de la Poméranie, de Dantzig et de la Silésie, puis la dernière charge, de l'Oder vers l'Elbe en passant par Berlin. Au moins deux éléments nouveaux apparaissent. D'une part, la Wehrmacht n'est pas aussi diminuée qu'on l'a dit : les combats sont plus acharnés que jamais et, quasiment jusqu'au bout, surgissent des unités nouvelles.

D'autre part, la performance des Soviétiques, entre Vistule et Oder, égale par ses qualités techniques et organisationnelles celle réalisée par les Allemands durant l'été 1941.

Ce Berlin offre une plongée au cœur d'un des plus grands déchaînements de violence de toute l'histoire humaine, de la prise apocalyptique de Königsberg aux furieux assauts sur l'Oder, du sanglant chaudron de Halbe aux combats de rues dans la capitale du Reich.

Pour la première fois en français, l'art opératif soviétique est expliqué de façon accessible, son application exposée concrètement dans la conception et le déroulement des batailles, que l'on suit à l'aide de 55 cartes.

